But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

EXCLUSIF

BEN BAREK

commence dans ce numéro le récit de sa vie

UNE CARRIÈRE PRODIGIEUSE

D. L.
3 0 OCT 1954

FAUSTO COPPI

domine tous ses rivaux dans le Tour de Lombardie

(Voir notre reportage pages 6 et 7)

20 pages
35 francs

N° 486. Lundi 1er Nov. 1954
Afrique du Nord, Avion... fr. 40
Suisse... 70 c.; Espagne, pes. 7.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

APARTÉS ★ APARTÉS ★ APARTÉS

PAUL BARRIÈRE POUR SE LANCER DANS LA POLITIQUE AURA BESOIN DE L'AIDE DE "PON-PON" ET DE "GRAND-PÈRE TAILLEFER".

LE président Paul Barrière qui dirige le rugby à XIII depuis dix ans et qui vient de voir couronner sa carrière de dirigeant en servant de parrain à la Coupe du Monde aspire à d'autres activités. Le cyclisme, pour lequel il a un faible, ne saurait l'absorber complètement. La tauromachie, qu'il introduisit en Afrique du Nord et les matières plastiques qu'il développa à Quillan ne suffisent pas à le satisfaire. Pour tout dire, M. Barrière songe à la politique.

Tout habitué qu'il soit aux débats houleux, aux manifestations bruyantes, aux supporters délirants, le président ne se lancera pas dans la carrière sans l'aide de ses deux internationaux carcassonnais, les hommes de choc, Louis Mazon, dit « Grand-père Taillefer » — l'homme qui ne plie jamais devant aucun pilier international — et Edouard Ponsinet, dit « Pon-pon », géant débonnaire à l'extraordinaire puissance. « Ils seront mes deux gardes du corps », avoue gentiment Paul Barrière, décidé à prendre tous ses risques.

Comme Paul Doumer qui, candidat en Corse jadis, s'étonnait de voir son comité électoral bardé de flingots et d'espingoles et s'entendit répondre avec le plus parfait naturel : « Et la polémique alors, qu'est-ce que vous en faites ? »

- **BAUCAUMONT, qui avait exigé un engagement pour sa femme, artiste lyrique, au théâtre de Montpellier et l'avait obtenu, a finalement accepté de jouer à Rennes... tout seul. Il demandait au Stade Français, qui lui avait procuré l'appartement qu'il occupait, un dédommagement pour libérer ce dernier, arguant du fait que Mme Baucaumont a besoin d'un pied-à-terre à Paris. Le Stade a refusé. Mme Baucaumont cherche un logis.**
- **LE RACING a (de nouveau) prêté à Cannes, qui le réclamait depuis juillet, l'avant centre Tillon... pour pouvoir continuer à utiliser Pivois classé professionnel**
- **RAY FAMECHON a été d'autant plus désolé de sa défaite devant Saddler que, souffrant beaucoup des dents après son combat, il n'a pu faire honneur au pot-au-feu que sa femme lui avait préparé.**
- **LOUISON BOBET pressenti, comme Cohen, pour se produire en exhibition dans un cirque a refusé. Il aurait dû sacrifier ses vacances et tient à récupérer en vue de la prochaine saison.**
- **LES RECORDS DU MONDE de cyclisme amateurs sur piste sont très perfectibles. A preuve, Kazianka qui vient d'améliorer de près de 7 secondes le record des 5 kilomètres (6' 25" 3/5). Mais un déplacement à Milan coûte plus de 30.000 francs, ce qui explique que Pierre Brun ne songe pas à se rendre au Vigorelli, où il ferait certainement mieux.**
- **L'EX-CHAMPION DE POURSUITE ROGER PIEL prend des cours de secrétariat et de dactylo en vue de sa future profession de manager. Il a déjà relevé l'adresse de tous les directeurs de vélodromes ou organisateurs de critérium de France et de l'étranger.**
- **LE XIII DE LEZIGNAN-CORBIERES est toujours bien reçu par ses adversaires du championnat de France. Avant chaque rencontre, les joueurs audois remettent à leurs rivaux une bonne bouteille de corbières.**
- **PUIG-AUBERT a avoué, en arrivant au stage de l'I. N. S., qu'il craignait plus l'entrainement de Duhau et Duffort que les matches à jouer contre Australiens et Néo-Zélandais.**

UN NOUVEAU TITRE POUR LA FRANCE

Paris. — Le marathon international de danses folkloriques s'est terminé l'autre soir par la retentissante victoire du Français Oscar Magnolle. Lorsque celui-ci, complètement épuisé, regagna, au milieu de la nuit, le pavillon qu'il habite en banlieue, il faillit choir dans une fondrière qu'il n'avait pas aperçue à cause de l'obscurité. Un ami qui l'accompagnait possédait heureusement un boîtier Wonder, qu'il alluma aussitôt, et le retour du champion s'effectua sans nouvel incident. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

Etats-Unis-Canada, poule éliminatoire (59-37). Les Américains, plus grands encore que leurs adversaires, les ont largement dominés. Dans une très belle détente, James Kirby Minter (12) a tiré au panier. Sous le panneau canadien, huit joueurs attendent le résultat de son shot.

Une carrière : JEAN DEBUF, L'HALTEROPHILE FRANÇAIS N° 1

Texte de Jean Lapeyre
Dessins de Paul Ordner

IL y a à Bousbecque, sur la frontière franco-belge, une famille modeste, unie, honnête. C'est la famille Debuf. Le père travaille en usine ; la mère s'occupe des trois enfants. Les gamins vont à l'école jusqu'au certificat d'études car le travail les attend, eux aussi, dès qu'ils seront en âge d'entrer en apprentissage. Jean est né le 31 mai 1924. C'est un petit gars de ch'Nord qui possède toutes les vertus de sa famille et de sa race. Trait caractéristique : la modestie, voire la timidité. Cela n'exclut pas le goût du sport. Pour pratiquer la culture physique dans leur étroite chambre, les trois frères Debuf sont obligés de déplacer deux lits pour se livrer aux joies de la flexion et des circumductions du tronc. Jean n'a que douze ans... et se passionne déjà.

A cet âge encore tendre, il vient d'entrer à l'Iris Club de Lambersart, après avoir débuté comme gymnaste à la Saint-Michel-de-Bousbecque. Il y demeurera jusqu'en 1939 et s'y fait remarquer par ses qualités de vitesse et de détente. En 1944, la guerre terminée, il est pris en main par Marcel Dumoulin et entre au club d'Halluin. Déjà il a tâté, seul, des poids et haltères, mais comme culturiste fervent beaucoup plus que comme haltérophile convaincu. Au reste, il travaille douze heures de nuit dans une papeterie et ne peut guère s'entraîner. Pourtant, à l'aube, alors que d'autres, harassés par une nuit de dur labeur, iraient dormir, il effectue d'abord la série complète des mouvements pour se maintenir en forme. Tout simple, n'est-ce pas ?

AU hasard de l'embauche — la vie est dure à gagner ! — il change de métier. C'est ainsi qu'à Rouck, près de Lille, où il travaille comme ouvrier agricole, un saisonnier belge lui lance un défi. Il s'agit de porter, en veston, 100 kilos de blé sur le dos. Debuf relève le défi — enjeu : un déjeuner ! — et, augmentant le poids, atteint 120, puis 140 kilos. Il a gagné ! Peu à peu, il s'oriente vraiment vers les poids. Raymond Herbaux, chef moniteur de l'A. S. Inter Entreprise de Lille, s'occupe de lui après Marcel Dumoulin. En un an, Debuf gagnera 25 kilos sur les trois mouvements. « Et il n'y a pas de raison que cela s'arrête », commente Herbaux, optimiste. Entre temps, Jean Debuf s'est marié et il a eu un enfant. Compétition et travail, c'est sa vie.

EN 1951, à Milan, Debuf — personne ou presque ne l'a su — a failli devenir champion du monde. Devant Stanczyk, il a « risqué le paquet ». Malheureusement, il a manqué son dernier essai sur la barre et l'Américain l'a battu avec un total de 402 kilos. Peu importe. L'évolution de Debuf, qui a besoin de beaucoup de travail, est lente. Herbaux estime qu'il atteindra son maximum à trente-cinq ans, c'est-à-dire en 1959. Devenu moniteur à l'A.S.I., il a beaucoup d'amis qu'il a gagnés par sa simplicité. Son patron, M. Tilgue, l'a accompagné à Vienne, où il fut troisième. Son ambition : lever comme lourd-léger la fameuse barre d'Apollon. Meilleur haltérophile français, et de loin, il est capable de réaliser cet exploit dans un avenir très prochain.

LE CHAMPIONNAT DU MONDE DE BASKET-BALL

Le Brésil et les États-Unis dominent leurs rivaux à Rio

Victorieuse de l'Uruguay et de la Chine la France peut espérer la troisième place

POULES ELIMINATOIRES

Poule A :

Philippines-Paraguay, 64-52 (26-27).
Brésil-Philippines, 99-63 (44-42).
Brésil-Paraguay, 61-52 (33-17).

	Pts	J	G	P	p.	c.
1. Brésil	4	2	2	0	160	115
2. Philippines	3	2	1	1	127	151
3. Paraguay	2	2	0	2	104	125

Poule B :

Etats-Unis-Canada, 59-37 (33-18).
Etats-Unis-Pérou, 73-49 (25-26).
Canada-Pérou, 68-58 (33-28).

	Pts	J	G	P	p.	c.
1. Etats-Unis	4	2	2	0	132	86
2. Canada	3	2	2	1	105	117
3. Pérou	2	2	0	2	107	141

Poule C :

Uruguay-Yougoslavie (55-52) après pro. 51-51 (23-23).
France-Yougoslavie, 67-60 (33-26).
Uruguay-France, 58-46 (34-15).

	Pts	J	G	P	p.	c.
1. Uruguay	4	2	2	0	113	98
2. France	3	2	1	1	113	118
3. Yougoslavie	2	2	0	2	112	132

Poule D

Chine nationaliste-Israël, 49-45 (25-27).
Chili-Chine nationaliste, 68-66 (27-28).
Israël-Chili, 55-49 (18-25).

	Pts	J	G	P	p.	c.
1. Chine nat.	3	2	1	1	115	113
2. Israël	3	2	1	1	100	98
3. Chili	3	2	1	1	117	121

POULE FINALE

Première journée :

France-Uruguay, 57-49 (23-22).
Brésil-Chine nat., 61-44 (33-26).
Canada-Israël, 50-43 (33-22).
Etats-Unis, 55-43 (25-22).

Deuxième journée

Etats-Unis-France, 70-49 (32-21).
Brésil-Israël, 68-46 (31-21).
Canada-Uruguay, 67-66 (29-35).

Troisième journée

Philippines-Chine nationaliste, 48-38 (21-21).
Brésil-Canada, 82-66 (43-22).
Etats-Unis-Uruguay, 64-59 (30-26).

Quatrième journée

France-Chine nationaliste, 58-48 (27-22).
Etats-Unis-Canada, 84-50 (47-30).
Philippines-Israël, 90-56 (37-30).

LE CLASSEMENT ACTUEL

	Pts	J	G	P	P	C
1. ETATS-UNIS	8	4	4	0	274	201
2. Brésil	8	4	4	0	211	156
3. Canada	6	4	2	2	233	274
4. Philippines	5	3	2	1	181	160
5. France	5	3	2	1	164	167
6. Uruguay	3	3	0	3	174	188
7. Chine	3	3	0	3	130	167
8. Israël	3	2	1	1	144	208

Poule de consolation

Chili-Yougoslavie, 70-62 (35-24).
Paraguay-Pérou, 66-58 (34-28).

La cause est entendue : le second titre mondial de basket ne sera attribué qu'au terme de la dernière journée de l'épreuve brésilienne, après que le résultat du match Brésil-Etats-Unis sera connu, sauf défaillance d'une de ces deux équipes en cours de compétition.

Ces deux nations dominent, en effet, le tournoi de Rio de Janeiro où, pour l'instant, la hiérarchie des valeurs établies n'a nullement été remise en cause. Seule la Chine nationaliste a pimenté la phase éliminatoire en obtenant de haute lutte sa qualification pour la poule finale au détriment du Chili, classé pourtant cinquième aux Jeux Olympiques d'Helsinki (août 1952). Révélation de ce championnat, les Chinois, dont la condition physique laisse un peu à désirer et qui souffrent maintenant du handicap de nombreux joueurs blessés, sont de fins basketteurs, au jeu plus inspiré qu'athlétique. Ils ont apporté un peu de fraîcheur dans cette compétition où le basket classique s'impose, mais leurs qualités d'improvisation se transforment souvent en défauts et contre les adversaires chevronnés peut-être moins rapides qu'eux, ils connaissent d'irrémédiables défaillances.

Qualifiée à la surprise générale, la Chine nationaliste ne joue donc pas un rôle prépondérant dans cette poule finale où l'on retrouve également les Etats-Unis, le Brésil, le Canada, la France, les Philippines, l'Uruguay et Israël...

LES ETATS-UNIS ET LE BRESIL DOMINENT

Pour le moment, aucun fait saillant n'est à commenter : les Etats-Unis comme le Brésil ont aisément disposé de leurs rivaux. Pourtant (sur la foi des résultats du tournoi éliminatoire), on pensait que les Yankees seraient plus souvent inquiétés qu'ils ne l'ont été ; mais ils sont sortis de leur réserve au bon moment et les Français ont fait les premiers les frais de leur brusque réveil. Supérieurs techniquement et tactiquement aux protégés de Robert Busnel, les tenants du titre olympique les ont largement dominés en précision. Contre les « géants » d'outre-Atlantique (ils étaient sept de plus de deux mètres à se relayer en attaque !) les tricolores ne purent absolument rien. Toutes les qualités qui font la valeur du basketteur : vitesse, science, stratégie, adresse, taille, placement en défense, les Américains les possédaient à un degré bien plus élevé que les nôtres.

Les Canadiens, tout comme les poulains de Robert Busnel, et tout aussi nettement, les Uruguayens, excessivement dangereux, et les Philippins se sont également inclinés devant l'équipe des « Peoria Cats ». Si cela peut les consoler, d'autres « tomberont » également devant ces corporatifs américains.

Le Brésil est également invaincu. Les victoires obtenues par les basketteurs sud-américains l'ont été avec plus de brio, plus de panache que celles des Yankees.

Grâce à leur vitesse d'exécution, à leur rapidité d'évolution, les Brésiliens — les joueurs les plus adroits du tournoi jusqu'ici — peuvent inquiéter les Etats-Unis, ce d'autant plus qu'ils sont littéralement « portés » par les 35.000 spectateurs qui, chaque soir, garnissent les gradins du stade Maracana.

LE CANADA ET LA FRANCE VISENT LA TROISIEME PLACE

Derrière ces deux pays, la lutte est toujours aussi ouverte : deux équipes postulent la troisième place. Toutes deux ont écarté le danger que constituait l'Uruguay : la France et le Canada. Ce dernier pays a essuyé deux échecs retentissants face au Brésil et aux Etats-Unis. Par contre, l'Uruguay lui a tenu tête. Ce n'est que dans les toutes dernières secondes que les géants canadiens par leur plus grande adresse aux coups francs ont arraché la victoire.

En définitive, la « ligne » parle donc en faveur des co-équipiers d'André Buffière : la troisième place est indiscutablement à leur portée.

Dans cette poule finale, la France a tout d'abord pris sa revanche sur l'Uruguay. Les « coqs » au cours de cette rencontre ont largement dominé leurs rivaux qui ont commis de nombreuses erreurs défensives. Haudegand, Beugnot, Dessemme et Monclar, bien soutenus par André Buffière, avisé et clairvoyant capitaine, ont construit le deuxième succès français depuis l'arrivée en terre brésilienne de la délégation conduite par M. Charles Boizard, président de la F.F.B.B., et Paul Calmet, directeur de l'équipe.

Devant les Etats-Unis, nous l'avons dit, les tricolores, non seulement incapables d'arrêter leurs adversaires, mais également dans l'impossibilité de franchir leur mur défensif, ont renoncé, laissant aux

(*Suite page* 4.)

France-Yougoslavie, poule éliminatoire (67-60). La balle convoitée par Marjanovic (entre Beugnot et un autre Yougoslave) a été détournée par le géant Beugnot.

Jean-Paul Beugnot est à nouveau aux prises avec le Yougoslave Marjanovic. Le Français empêchera son adversaire de marquer un panier. A droite : Loci (4).

LE DOCTEUR CALVET (P.U.C.) SE LIVRE A DES EXERCICES DE STYLE

M. CALVET, Secrétaire général du P. U. C., nous adresse la lettre suivante :

« J'ai été mis en cause dans votre journal ainsi que le P. U. C., le lundi 25 octobre. Il s'agit d'un article anonyme dont M. H. Chapuis m'a dit être l'auteur.

« Je n'ai jamais accordé d'interview à M. Chapuis. De quel droit peut-il prétendre m'attribuer telle ou telle opinion ?

« 1°) Il est faux de dire que je suis en désaccord avec ma commission technique de basket-ball. J'ai été parfaitement mis au courant de l'article qu'elle se proposait d'écrire, j'en ai approuvé l'insertion. Il n'est que de considérer les protestations qu'elle a soulevées pour savoir si nous avons frappé juste.

« 2°) Il ne s'agit pas d'une lutte Frézot-Rival contre Busnel. Le P. U. C. a porté plainte contre ce dernier. La Fédération a ouvert une enquête. Celle-ci est en cours.

« 3°) Il est faux d'écrire que M. Ménard fait partie de la Commission technique de basket-ball du P. U. C.

« 4°) Il est faux d'écrire que M. Gravas a demandé à la direction du Palais des Sports « 100.000 francs pour l'équipe du P. U. C. », le P. U. C. a demandé, puisqu'il participait à une manifestation à entrées payantes, une indemnité normale, légitime, admise par tous les règlements fédéraux, de la même façon que la Fédération de basket demande une participation à la recette lorsque l'équipe de France joue au Palais des Sports. L'indemnité a été fixée d'accord avec le bureau du P. U. C. Cette somme a été versée à la caisse du P. U. C., elle n'était pas destinée à « l'équipe ». Nous pouvons justifier de l'usage normal qui en a été fait.

« Vous comprendrez avec moi qu'il y a des négligences de style qui ressemblent assez à des calomnies. De toutes façons, que reste-t-il d'exact dans l'article que vous avez publié, c'est ce qu'on peut se demander. »

On se le demande en effet. Styliste averti, le Dr Calvet nous permettra de lui dire qu'il y a aussi des négligences de style qui ressemblent beaucoup à de l'hypocrisie. Par exemple, lorsqu'il oublie de rappeler que c'est pour jouer en lever de rideau contre les abominables professionnels que sont les Harlem Globe Trotters que M. Gravas demanda 100.000 fr. (pour le P. U. C. et non pour l'équipe, nous en convenons volontiers). Par exemple encore, lorsqu'il oublie d'ajouter que c'est M. Gravas qui persuada le Racing d'exiger lui aussi 100.000 francs alors que M. Meiers pensait que 80.000 suffiraient. Par exemple toujours, lorsqu'il affirme être d'accord avec l'article publié dans le bulletin du P. U. C. alors qu'il a déclaré par téléphone à notre collaborateur Henri Chapuis qu'il en désapprouvait la forme. Donnons-lui acte que M. Mérand ne fait plus partie de la commission technique de basket du P. U. C. Ce dernier ne milite plus qu'à la F. S. G. T. Quant à MM. Frézot et Rival, maintenons tranquillement qu'ils seraient enchantés d' « avoir la peau » de Robert Busnel. Et notons pour l'histoire qu'un débat contradictoire ayant été organisé à la radio, le P. U. C. a préféré s'abstenir d'y participer. Tous les étudiants n'aiment pas répondre aux examinateurs...

RIO DE JANEIRO

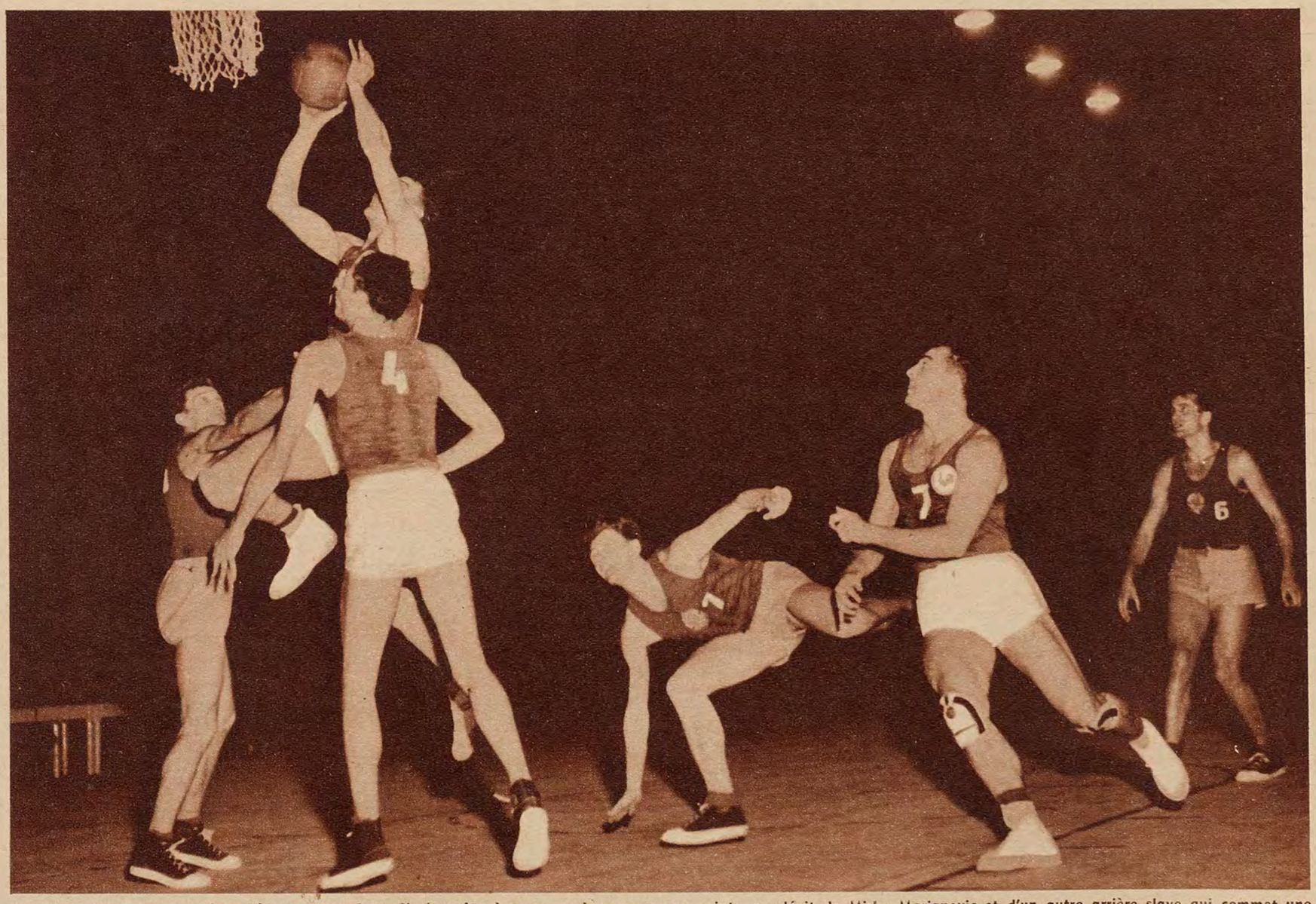
(*Suite de la page* 3.)

réservistes le soin de terminer la partie. Comme Robert Busnel, ils ont avoué leur impuissance... Il eut été d'ailleurs puéril de penser un instant que la valeur bien établie du basket américain le céderait d'un coup à la France malgré les progrès certains de nos représentants.

Les basketteurs français, s'ils possèdent en effet les vertus communes aux Américains (à un degré moindre, ne l'oublions pas), sont cependant handicapés par leur manque de résistance. Ils récupèrent mal et, du jour au lendemain, ils peuvent s'écrouler. Déjà contre la Chine qu'ils ont difficilement battue, grâce surtout à Roger Antoine qui, lui, s'améliore à chaque rencontre, les Monclar, Beugnot, et consorts ont accusé de premières et inquiétantes défaillances, consécutives aux efforts déjà fournis en grand nombre...

Pourtant le basket français n'a jamais eu une aussi belle chance de se bien classer : Israël, que nos hommes ont affronté la nuit dernière, et les Philippines doivent s'incliner devant eux. Un seul adversaire leur barre encore la route de cette troisième place que Robert Busnel n'espérait pas lui-même avant le début de la compétition mondiale : le Canada, qui sera abordé jeudi soir après les Philippines...

Si leurs réserves physiques ne sont pas trop amoindries, les sélectionnés de Robert Busnel ont une belle chance. Ils ne vivent d'ailleurs que dans cet espoir, et de la fenêtre de leur hôtel bâti sur le bord de la célèbre plage de Copacabana, ils regardent sans trop d'envie les baigneurs qui foulent de leurs pieds nus le fin sable chaud et doré...



Jean-Paul Beugnot a percé la défense yougoslave. Il s'apprête à marquer deux nouveaux points, en dépit de Mirko Marjanovic et d'un autre arrière slave qui commet une faute sur Beugnot. On reconnait également : Lajos Engler (7), Jean Perniceni qui se prépare à prêter main-forte à Beugnot, et Djordje Andrijasevic. Beugnot a totalisé 25 pts.

Chine nationaliste-Israël ; poule éliminatoire (49-45). Quatre défenseurs chinois (de g. à dr. : Ynet On, Ling Jin-Huan, Lai Lan-Kang et Yat James) entourent l'Israélien qui est parvenu sous le panneau chinois.

Brésil-Philippines, poule éliminatoire (99-63). Dans un style acrobatique, le Brésilien Mayr Facci shoote au panier. Les Philippins ont été trompés par une feinte et n'ont pu s'interposer. Le Brésil est imbattu.

DOUZE ANS SUR LES RINGS DU MONDE

J'ai pleuré de rage en m'entendant déclaré battu par le Taureau du Bronx

par Robert Villemain

Nous avions renoncé, momentanément, à atteindre Ray Sugar Robinson, mais les pourparlers aux Etats-Unis, par l'intermédiaire de notre représentant Georges Canter, avaient repris sur un autre thème. Nous finîmes par obtenir, puisque j'étais définitivement catalogué comme poids moyen, un combat au Madison Square Garden contre Jake La Motta. L'affaire était conclue pour octobre 1948.

Mon état de santé s'étant légèrement amélioré, il fut décidé avec M. Jean que je disputerais un combat de remise en train contre l'Italien Gino Verdinelli le 15 septembre à Lisbonne. Nous partîmes, une quinzaine de jours avant cette date, nous installer à Nice, à l'hôtel Négresco. Sous l'effet de la chaleur et d'un entraînement intensif, me forçant à ne pas trop boire, je revins sans trop de difficulté à mon poids normal.

J'AI TUE VERDINELLI

A Lisbonne, je dominai nettement Verdinelli. Je l'envoyai plusieurs fois à terre, le public se mit à crier à l'arbitre d'arrêter un combat devenu par trop inégal; le manager de mon adversaire allait se résoudre à jeter sa serviette au milieu du ring en signe d'abandon, mais le courageux Verdinelli lui intimait de n'en rien faire : « Je n'ai jamais été mis k.-o. de ma carrière et ce n'est pas Villemain qui réussira où tous les autres ont échoué » s'obstinait-il.

Verdinelli ne fut pas k.-o. car je ralentis l'allure sur la fin mais, transporté à l'hôpital après le combat, il y mourut trois jours plus tard d'une hémorragie cérébrale. Je fus profondément affecté par ce tragique accident qui me rappelait, les terribles dangers de notre profession.

Je fus, de mon côté, victime d'une grave rechute. De nouvelles radiographies firent découvrir qu'une dent de sagesse, en poussant, avait empêché ma fracture de se ressouder normalement. On dut rouvrir la fracture pour extraire la dent et je restai trois semaines entre la vie et la mort sous l'effet d'une infection généralisée de la mâchoire. Je portai un drain pendant tout ce temps. Chaque matin, on rouvrait les abcès et on me charcutait. Il n'était même plus besoin de me faire une piqûre d'anesthésie locale, je ne sentais plus rien à force d'avoir trop souffert !

Mon combat contre La Motta fut d'abord reporté au 20 ou 22 décembre, puis ce fut au tour de La Motta de se blesser à l'entraînement et de se récuser. Les promoteurs américains nous firent une dernière proposition : Steve Belloise, le 7 janvier, au Madison Square Garden; c'était à prendre ou à laisser! Rappelons, pour la clarté de l'histoire, que Marcel Cerdan était devenu champion du monde le 21 septembre 1948. Devions-nous laisser passer cette chance ?

Deux jours avant notre envol d'Orly, qui eut lieu le 28 décembre, on m'administrait une dernière piqûre de pénicilline-retard et je ne puis dire que j'étais bien en train. Outre M. Jean et mon épouse, mon camarade Georges Chappé, qui devait boxer en préliminaire au cours de la même réunion, était du voyage. Nous descendîmes, à New York, dans un petit hôtel élégant et confortable, près de Central Park. Je devais avoir ainsi plus de facilités pour mon footing quotidien, mais je ne m'y rendis pas souvent car je n'étais encore qu'un convalescent.

Ce choc contre Steve Belloise prit d'entrée un tour aussi âpre et impitoyable que celui que j'avais eu à soutenir contre Boon à Londres. Belloise était de surcroît bien meilleur pugiliste. A la quatrième reprise, l'une de mes arcades éclatait; à la sixième, c'était la pommette droite; puis à la huitième l'autre arcade. Mon visage n'était plus qu'un flot de sang qui imprégnait les gants de mon adversaire et... inondait d'éclaboussures la belle tenue impeccable de l'arbitre... la foule hurlait en cadence : « Stop the fight! » mots dont je ne fus pas long à comprendre la signification, mais l'arbitre n'osait prendre une telle décision car j'avais, bien que je fusse aveuglé, constamment l'initiative de l'attaque, ne laissant pas un instant de répit à Belloise, lequel, quand résonna le coup de gong final, regagna son coin en murmurant dans un soupir de soulagement : « Merci au ciel de me délivrer enfin de cet enfer! » Il reçut la décision et ce fut justice, car il comptait un nombre de touches légèrement supérieur.

La proclamation de cette défaite, la première qui s'inscrivit à mon palmarès professionnel, me fut pénible. L'homme est ainsi fait, n'est-ce pas, qu'il a assez facilement tendance à croire que certains désagréments sont réservés exclusivement... aux autres! Et puis je pensais à la réaction des sportifs français quand ils apprendraient ce résultat :

« Il a bonne mine, le Villemain, d'avoir voulu faire la conquête de l'Amérique! » ne manqueraient pas d'insinuer quelques petits camarades toujours bien intentionnés.

La lecture de la presse new yorkaise, le lendemain, me remit du baume au cœur : on me trouvait un magnifique combattant, on me surnommait « La marée sanglante », pour le pathétique et « The French bulldog » pour le pittoresque. Les commentaires qui nous arrivèrent de France étaient aussi favorables si bien que je ne tardai pas à reprendre confiance. Le 10 janvier, jour de mon vingt-cinquième anniversaire, j'assistai à une réunion de boxe à la Harringay Arena de New York. On me présenta dans le ring avec mon visage recousu par 24 points de suture. Je fus longuement acclamé et la foule entonna en mon honneur l'air de « Happy birthday » (Joyeux anniversaire) ! Cela aussi me fit chaud au cœur! L'Amérique, décidément, avait du bon et lorsque nous reprîmes l'avion pour Paris, deux jours plus tard, nous étions fermement décidés à y revenir le plus rapidement possible.

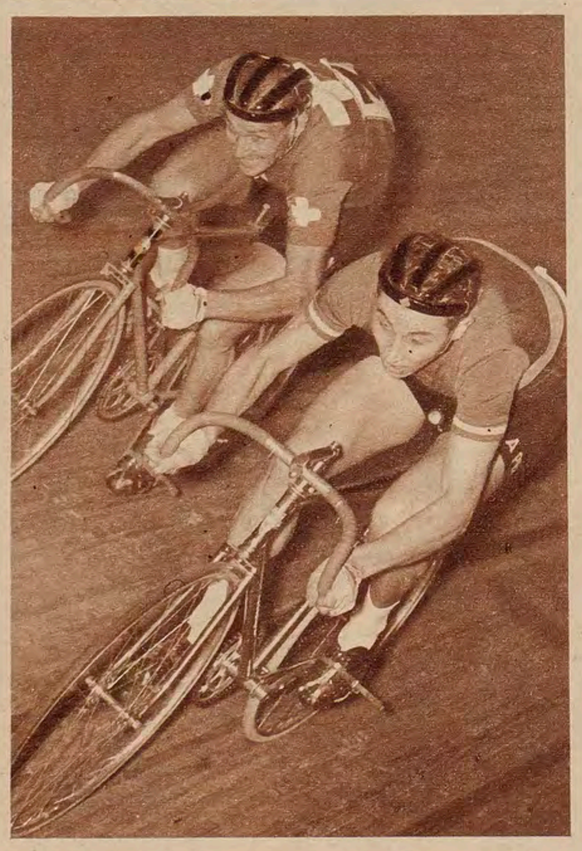
J'AI CONSEILLÉ DAUTHUILLE CONTRE LA MOTTA !

Le 16 février 1949, nous nous envolions pour la seconde fois vers les Etats-Unis afin d'aller préparer sur place le combat contre Jake La Motta, enfin signé pour le 25 mars au Madison Square Garden. Georges Chappé qui n'était pas revenu du premier voyage avec nous, logeait à New York dans un immeuble du Y.M.C.A. d'abord, puis chez

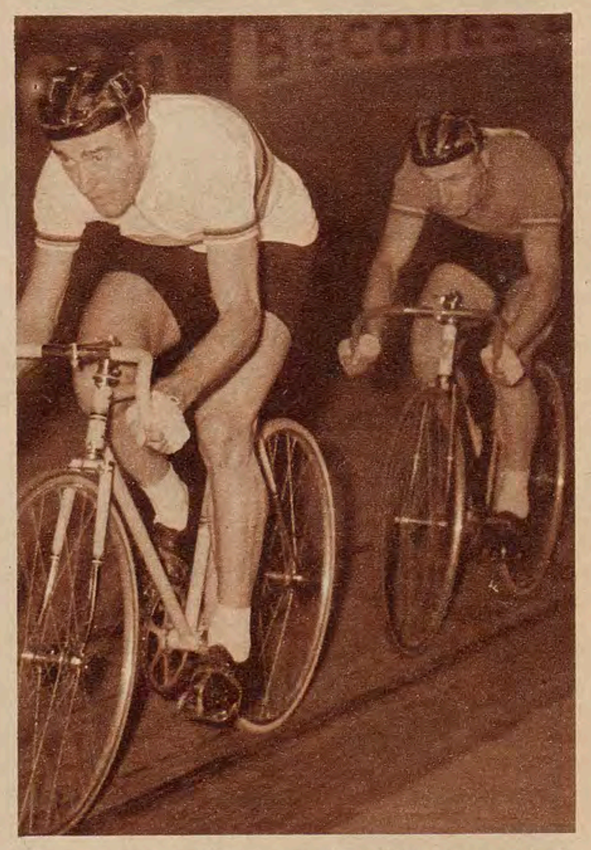
(*Suite page* 16.)

Louis Bobet a conduit les tricolores au succès

L'équipe française : Darrigade, Bobet, Anquetil et Bellenger (de g. à dr.) a dominé celle de Suisse (Koblet, Schaer, Clerici, Plattner) en enlevant les quatre manches du match-omnium qui les opposait ce dimanche au Vél' d'Hiv'. Darrigade gagna individuellement derrière dernys. Louison Bobet, à son habitude, se montra très brillant.



Anquetil, à la corde, résiste à une attaque de Schaer dans un sprint de classement de la manche individuelle.



Bobet emmène ses équipiers à vive allure au cours de la poursuite. Dans son sillage, le rapide Landais Darrigade.

Roger Hassenforder a conservé son titre (poursuite)

Le Normand Le Ber a vainement essayé de ravir à Hassenforder son titre de champion de France de poursuite.

R. Hassenforder remet le beau maillot tricolore qu'il ne quitta que pendant 6' 26" : le temps de battre Le Ber !

COPPI A IMPOSÉ SA LOI DANS LE TOUR

Il a triomphé au sprint alors qu'il était de taille à gagner en "solitaire"

(De notre envoyé spécial René de Latour)

MILAN. — Bien qu'extériorisant très discrètement sa satisfaction d'avoir enlevé pour la cinquième fois le tour de Lombardie, Fausto Coppi avait visiblement le cœur plein de joie tandis qu'escorté par une armée de photographes, il regagnait, tant bien que mal, les douches du Vigorelli de Milan.

Il venait de donner le plus beau des démentis à ceux qui le prétendaient « fini » ou, en tout cas, terriblement diminué par tous les soucis extra-sportifs qu'il connaît actuellement.

Il était malaisé de voir en lui le vainqueur de l'épreuve lorsque le petit groupe de dix coureurs boueux sortis du laminoir que constituaient les dures pentes du Ghisallo, déboucha sur les lattes d'un vélodrome que le public avait boudé.

LE CAMPIONISSIMO A DOMINE LA COURSE

Mais, si Coppi n'était pas le plus rapide et pouvait trouver son maître, il était de loin le plus fort, le plus frais surtout.

Son démarrage à 200 mètres de la ligne laissa ses adversaires sur place. Il gagna en roue libre...

Auparavant, l'ex-champion du monde avait eu l'occasion de fournir une démonstration bien plus complète, bien plus probante encore de l'excellence de sa forme actuelle.

Sous une pluie incessante, sur les routes trop étroites d'un parcours qui « date » terriblement, il avait constamment contrôlé la course, laissant échapper qui bon lui semblait et attendant sans impatience l'escalade du Ghisallo et de ses 600 mètres de dénivellement pour y fournir un effort total.

Quelques hommes enfuis le devançaient encore. Mais l'élan était donné. Déchaîné, Coppi s'était lancé à leur poursuite du sommet du Ghisallo, noyé dans la brume ; seuls, les deux jeunes ex-amateurs Moser et Chiarlone étaient encore devant lui. Les rejoindre, puis les distancer ne fut qu'un jeu pour le campionissimo.

Il restait encore 51 kilomètres à accomplir pour atteindre Milan et Coppi eût été de taille, comme il l'a fait plusieurs fois, à tenir tête, seul, à la meute des poursuivants, si un nombre exagéré de voitures suiveuses n'avait permis un retour progressif des neuf hommes qu'on retrouve à ses côtés à l'arrivée.

Vaincu, Coppi s'en fût plaint amèrement. Vainqueur, il accepta de bonne grâce les inconvénients d'une direction de course bien malhabile à jouer du drapeau rouge...

PAS UN FRANÇAIS

On ne trouve aucun tricolore au classement. La déception est mince car si l'on pouvait, sans trop y croire, espérer une performance intéressante de Dupont, de Robic, de Scodeller ou de Rémy, ces derniers, trop esseulés, n'avaient pas le moral indispensable à qui veut briller à l'étranger.

Tous s'avouèrent trop vite battus.

On a bien regretté l'absence de Bobet...

48e TOUR DE LOMBARDIE, 222 km., dimanche 31 octobre 1954. — Départ et arrivée : Milan. Principales difficultés : col de Brinzio (km. 77), succession de pentes autour du lac de Côme, Madonna del Ghisallo (km. 154) long de 8 km. 800. Créé en 1905, le Tour de Lombardie a été remporté 41 fois par des Italiens, 5 fois par des Français (Garrigou, 1907 ; Henri Pélissier, 1911, 1913 et 1920 ; Bobet, 1951), 1 fois par un Luxembourgeois (Faber, 1908) et par un Belge (Thys, 1917). Cinq fois gagnant de l'épreuve (1946, 1947, 1948, 1949, 1954), Coppi est recordman des victoires devant Binda, quatre fois vainqueur.

Le classement

1. FAUSTO COPPI : les 222 km. en 5 h. 51' 33" (moyenne horaire : 37 km. 415) ; 2. Magni, à 4 longueurs ; 3. De Rossi ; 4. Landi ; 5. Coletto ; 6. Albani ; etc.

Coppi a contrôlé le Tour de Lombardie avec l'irrésistible autorité qu'il déploie quand il se sent en grande condition. Surveillé, ci-dessus, par un « gregario » de Magni, il roule en tête du peloton sur la route détrempée, avant l'attaque du Ghisallo. (Téléphoto.)

Fausto disposait encore de toutes ses réserves et il n'eut aucune peine à battre, sur la piste du Vigorelli, son éternel rival Magni, pourtant intrinsèquement plus rapide.

DE LOMBARDIE

Fausto parvint à se détacher dans la montée du Ghisallo et il serait sans doute arrivé seul si ses poursuivants n'avaient profité des voitures suiveuses.

Le nouveau professionnel Aldo Mauser, qui représentait l'Italie comme amateur à Solingen, a été crédité du meilleur temps dans la montée de la Madona del Ghisallo.

EXCLUSIF

Les souvenirs de "LA PERLE NOIRE" du football français

BEN BAREK

révèle - enfin - les dessous de sa merveilleuse carrière

Un reporter parisien me dit, à Casablanca, en 1937, avant de l'écrire dans son journal : «TU AS TA PLACE EN FRANCE...»

C'était Jean Eskenazi... et l'O.M. suivit son conseil!

par Larbi BEN BAREK

C'ÉTAIT le 11 avril 1937. Pour moi, c'était hier...

La lumière tombait à flots des lustres de cristal taillé, sur une immense table recouverte d'un joli bouquet tricolore : bleuets, marguerites, coquelicots.

J'entends encore les flons-flons d'un orchestre de musiciens en habits noirs.

Je n'avais pas touché au verre de vin posé devant moi, et cependant je me sentais tout drôle...

Mon voisin de table qui portait un œillet rouge à la boutonnière et fumait un gros cigare, me tenait des propos surprenants.

— Mais si, mais si, croyez-moi, Ben Barek, ce que je vous dis est vrai...

Je haussais les épaules.

— Je connais tous les joueurs, reprit mon interlocuteur en souriant et vous avez votre place dans n'importe quelle équipe de France!

— Voyons, monsieur... ce n'est pas possible. Je n'ai pas encore vingt et un ans, et je commence seulement à savoir jouer. Et puis, il y a tant de grands footballeurs chez vous.

Il riposta du tac au tac avec conviction.

— Pas beaucoup de votre valeur!

Et baissant le ton, il ajouta :

— Vous devriez venir jouer dans la Métropole !

La Métropole! Prendre le bateau, quitter ma mère, ma famille... Leurs visages défilaient rapidement dans ma tête, comme au cinéma. La musique jouait, je m'en souviendrai toujours : « Nous irons au bout du monde... »

J'objectai timidement :

— Vous savez, j'ai mon travail, je gagne bien ma vie ici...

— Combien touches-tu?

Il m'avait tutoyé.

— Pas mal, dis-je, et je lâchai le chiffre : 20 francs par jour.

Il se mit à rire de bon cœur :

— C'est dérisoire! Tu aurais plus de cinquante fois cette somme, au moins, dans un club français... Et uniquement pour jouer au ballon.

Je travaillais dur à l'époque pour une compagnie pétrolifère. Ma tâche consistait à nettoyer les pompes à essence. L'offre était tentante pour un garçon dont l'enfance n'avait pas été si facile. Cependant, de là à m'exiler! Un peu étourdi, flatté aussi, je promis à l'homme à l'œillet rouge de réfléchir.

Le décor de cette scène qui fut à la base de ma carrière? Le grand salon d'un hôtel chic de Casablanca, où nous nous trouvions réunis pour le banquet de la rencontre Maroc-France B au cours de laquelle nous avions battu les Tricolores par 4 buts à 2, malgré la présence des Da Rui, Jasseron, Beck et autres Courtois.

Mon interlocuteur? Jean Eskenazi, alors envoyé spécial de *Paris-Soir*, aujourd'hui directeur-adjoint des services sportifs de *France-Soir*.

Jean Eskenazi m'avait déjà félicité au vestiaire :

— Je vous reparlerai ce soir, au banquet.

On l'a vu : il devait tenir parole!

ALI BEN TAIEB N'EST PAS D'ACCORD

Le petit Arabe, ployant sous son énorme paquet de journaux, dévalait la rue Neuve, en traînant ses babouches, et criant :

— Demandez *Paris-Soir!* Demandez *Paris-Soir!* Dernières nouvelles de France...

Je tendis dix sous au gosse. Je cherchai avec fébrilité la page des sports et soudain un gros titre dansait devant mes yeux : « France B-Maroc a révélé une nouvelle vedette : Larbi Ben Barek. »

Incroyable! Et Jean Eskenazi écrivait : « Ben Barek a sa place dans n'importe quelle équipe française, et nos clubs seraient bien inspirés en jetant leur dévolu sur ce jeune footballeur qui... »

Suivaient des compliments qui me remplirent de confusion et de joie.

Il ne m'avait pas menti : il croyait bien en moi...

Les événements allaient se précipiter.

Quelques jours après, deux messieurs se présentaient à l'entrepôt où je travaillais, et demandèrent à me parler. C'était Mario Zatelli, « le beau Mario » comme on l'appelait à l'U. S. Marocaine où il avait été mon équipier, et M. Eisenhoffer, entraîneur de l'Olympique de Marseille.

Zatelli, qui avait tenté sa chance en France la saison précédente respectait la tradition et portait un magnifique costume clair; quant à Eisenhoffer, il attira mon attention par un insigne de l'Hakoah de Vienne, dont le sujet central était une étoile de Sion en diamant qui scintillait au soleil.

Alertés par l'article de *Paris-Soir*, les dirigeants de l'O. M. les avaient dépêchés en émissaires.

— Veux-tu venir jouer avec moi à Marseille ? s'enquit Mario.

— Nous vous ferons une situation superbe, surenchérit M. Eisenhoffer, en m'offrant une cigarette américaine que je refusai, car je n'ai jamais fumé.

J'étais abasourdi... et diablement tenté quand même. Néanmoins, comme je n'ai jamais rien décidé dans la vie sans l'avis de mon frère aîné, Ali Ben Taieb, qui était avocat à Casa, je leur répondis :

— Il faut d'abord voir Ali.

Je changeai mon « bleu » de travail contre mon unique costume européen que je ménageai, car je ne voulais plus porter la gandhoura, et nous prîmes un taxi pour aller chez mon frère.

La discussion fut serrée. Les propositions de Marseille étaient les suivantes : 20.000 francs à la signature, 1.500 francs par mois, et les primes de match gagné en plus.

Mais Ali était au courant des gains perçus par les joueurs français dans la Métropole. Il demanda des conditions plus élevées. Zatelli et Eisenhoffer téléphonèrent à Mar-

Lire la suite page 8.

PUBLICITE EXCLUSIVE
O. P. G., 46, rue de Lille, Paris (17e)
Tél. : LITtré 15-44

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS
Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en chef : Félix LÉVITAN
TARIF DES ABONNEMENTS
6 mois ..... 800 fr.
1 an ..... 1.600 fr.
C. C. P. Paris 5390-08
Abonnements :
12, rue du Croissant, Paris-2e
Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61)

C'EST GAGNER DEUX FOIS QUE DE GAGNER UNE COUPE
Christofle
8, rue Royale — Paris

NEZ PARFAIT
LE RECTIFICATEUR BREVETÉ
reforme, en dormant, les nez disgracieux. Notice sous pli fermé 2 timb.
Ecrire : RECTIFICATEUR AMÉRICAIN
N° 65 ANNEMASSE - France
(En Vente aussi Pharmacies)

VEDETTE
POINTES INÉBRANLABLES
foot bouts ½ dur et souple
CHAUSSURES
MERCIER
et en Rugby la pipet but de Puig Aubert
50 ans au service du sport
POINTES INEBRANLABLES
Fabrication MERCIER
Brevet 882-984
Tout contrefacteur sera poursuivi
(Loi de 1844, sur les brevets)

NOUS SERONS
300
NOUVEAUX MILLIONNAIRES...

N. 87
APRÈS LE TIRAGE DE LA TRANCHE SPÉCIALE DE LA
LOTERIE NATIONALE
TIRAGE
LE 10 NOVEMBRE
GROS LOT :
50 MILLIONS DE FRANCS
PRIX DU BILLET : 4.600 FRS

La vente des photos sportives
Nous avons organisé un service de vente de photographies.
Adressez vos commandes à :
Service de vente des photographies, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris-2e.
TARIFS DE VENTE :
Photographie 13 × 18 : 120 fr.
Photographie 18 × 24 : 200 fr.
Photographie 30 × 40 : 300 fr.
FRAIS D'ENVOI :
Ajouter pour frais d'envoi (jusqu'à dix photographies) :
30 fr. pour les 13 × 18
40 fr. pour les 18 × 24
60 fr. pour les 30 × 40
MODE DE PAIEMENT : Seules seront servies les commandes accompagnées du paiement. Ce dernier est à faire EXCLUSIVEMENT PAR MANDAT-LETTRE OU PAR MANDAT-CARTE.

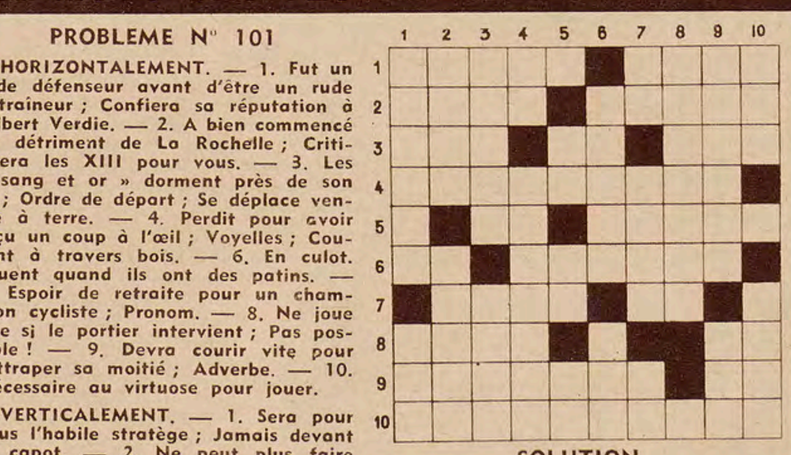
Direct.-gér. : MM. VERRIERE ET MASSOT.
Siège social : 124, rue Réaumur, Paris-2e.
Grav. et impr. E. Desfossés-Néogravure, 13, quai Voltaire, Paris.
OJD DIFFUSION · PUBLICITÉ

LES MOTS CROISÉS DE MAX FAVALELLI

PROBLEME N° 101

HORIZONTALEMENT. — 1. Fut un rude défenseur avant d'être un rude entraîneur ; Confiera sa réputation à Gilbert Verdie. — 2. A bien commencé au détriment de La Rochelle ; Critiquera les XIII pour vous. — 3. Les « sang et or » dorment près de son lit ; Ordre de départ ; Se déplace ventre à terre. — 4. Perdit pour avoir reçu un coup à l'œil ; Voyelles ; Courent à travers bois. — 6. En culot. Jouent quand ils ont des patins. — 7. Espoir de retraite pour un champion cycliste ; Pronom. — 8. Ne joue que si le portier intervient ; Pas possible ! — 9. Devra courir vite pour rattraper sa moitié ; Adverbe. — 10. Nécessaire au virtuose pour jouer.

VERTICALEMENT. — 1. Sera pour vous l'habile stratège ; Jamais devant le capot. — 2. Ne peut plus faire partie des juniors ; Assez vaste pour Boiteux. — 3. Permet de remporter une victoire sur tapis vert ; Qu'en sort-il ? Du vent... — 4. Pronom ; Cycliste qui fut récemment un des tricolores du Tour. — 5. Arme qui a cessé d'être secrète ; Note ; A fond de pédalier. — 6. Peu apprécié dans le filet ; Formerait duo avec un peu d'ordre. — 7. En salle ; Boisson des sportifs ; Note à l'envers. — 8. Ne dut pas son salut à son Sauveur. — 9. Un des meilleurs avants de notre équipe de rugby ; Ultime espoir du Stade Français. — 10. Lettres d'interpeller ; Permet à Sillon de briller.



SOLUTION DU PROBLEME N° 100

HORIZONTALEMENT. — 1. Sanac ; Leg. — 2. Chataway. — 3. Got ; Nogg. — 4. Emeu ; Ognon. — 5. Martine ; Uo. — 6. Al ; Résidu. — 7. Norris ; Lex. — 8. Sir. — 9. Kuts ; Melun. — 10. Yves ; Eve.

VERTICALEMENT. — 1. Schmenansky. — 2. Ah ; Malo ; Uv. — 3. Nager ; Rate. — 4. Atout ; Ss. — 5. Cat ; Iris. — 6. Onésime. — 7. Anges ; Rev. — 8. Lyon ; Il ; Le. — 9. Goudeau. — 10. Gignoux ; Ne.

DYNAMO PEINE CONTRE LILLE A MARSEILLE

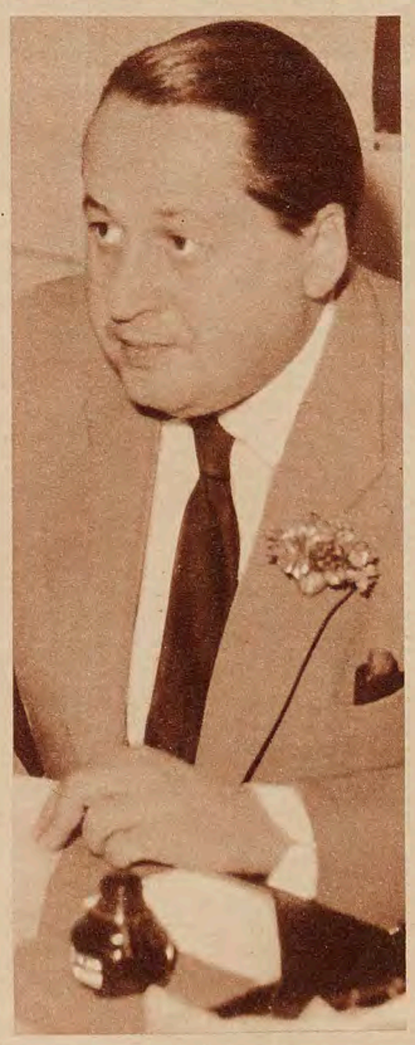
Larbi Ben Barek a donné jeudi, sur le stade municipal de Marseille, le coup d'envoi de la rencontre internationale Dynamo de Moscou-Lille O.S.C. (2-1). Les Russes furent sérieusement accrochés et ne marquèrent le but victorieux qu'à la dernière seconde.

★

Le défenseur lillois Lemaître (n° 3) ne peut empêcher l'inter de Dynamo, Illine, de shooter puissamment du gauche et de marquer le premier but de l'équipe russe. Le blond Bieganski (de face) s'imposa comme le meilleur joueur lillois au cours de cette partie. A dr,. Pazur.

EXCLUSIF LES SOUVENIRS DE LARBI

Suite de la page 7.



Jean Eskenazi, directeur adjoint des services sportifs de « France-Soir », fut à la base de la venue de Ben Barek en France.

seille. L'O. M. n'accepta pas. Mon frère s'excusa, il n'entendait pas modifier son point de vue.

Le cœur gros, j'accompagnai Zatelli et Eisenhoffer au bateau... et repris mon bleu de chauffe à l'entrepôt, et ma place au centre de la ligne de demis de l'U. S. Marocaine.

Pas pour longtemps. M. Subrini, qui avait porté le maillot blanc de l'O. M. et gérait un commerce à Casa, veillait. Il accabla les dirigeants de l'O. M. de lettres :

— Prenez Ben Barek, faites l'effort. Vous ne le regretterez pas...

C'est ainsi qu'au mois de juillet 1938, un dirigeant de la grande formation marseillaise, M. Gascard, rendit visite à M. Subrini dans son bureau.

— Je viens pour votre Ben Barek.

Les propositions, cette fois, étaient supérieures : 35.000 francs à la signature, 3.000 par mois.

Ali, le sage, avait eu raison de dire non et cette fois il accepta.

Je signai mon contrat et remis le chèque à mon frère. Il m'acheta deux costumes neufs, puis décida aussitôt de me faire construire une maison, juste à côté du palais du sultan.

La grande aventure commençait.

Maman, qui avait les larmes aux yeux, et Ali m'accompagnèrent au port.

J'étais ému, mais confiant.

La sirène siffla, des mouchoirs s'agitèrent, et majestueusement, dans un sillage blanc, le bateau prit la mer, m'emportant vers mon destin.

Je passai tout une partie de l'après-midi à courir dans les coursives, monter sur les passerelles, visiter le navire dans tous les coins. Le soleil déclina vite, et je regardai avec admiration le gros globe rouge vif, plonger lentement dans la mer.

Appuyé au bastingage, tandis que la nuit descendait rapidement, je songeai à tout le chemin parcouru depuis le temps où j'avais tapé pour la première fois dans la balle près de la place de la Foire, sur la route de l'Andiab, il y avait déjà longtemps. N'allais-je pas avoir vingt-deux ans? Et n'avais-je pas commencé à m'intéresser au football à vingt ans?

LE « STADE » DES YEUX DU CHACAL

Je suis né le 17 juin 1937, dans un quartier populaire de la capitale du Maroc, à côté de la Ferme Blanche, et non loin du port.

Le port... C'était pour moi un lieu d'attraction irrésistible, et j'y ai souvent traîné dans mon enfance. J'aimais sa vie grouillante et active; j'aimais regarder les navires entrer et sortir, voir les dockers ruisselants de sueur décharger les énormes colis, et je m'enivrai de cette odeur saine et vivifiante de la mer, qui me plaît par-dessus tout, et m'a tant manqué à Madrid. Le port, c'était aussi l'endroit où papa travaillait. Il était menuisier sur un chantier naval où l'on fabriquait des bateaux de toutes sortes, depuis l'humble barque du pêcheur, jusqu'au pétrolier.

Vêtu de la gandoura, et coiffé de la « tarbouche » que les Européens appellent chéchia, j'allais, en compagnie des autres petits Arabes, l'admirer au travail. Nous suivions avec intérêt les progrès de la construction : en quelques jours la carcasse de la barque, pareille à un thorax avec toutes ces côtes de bois, se recouvrait et la coque prenait forme. Ensuite, il fallait la goudronner...

Maman, qui avait trop à faire à la maison pour me surveiller, n'ai-

BORDEAUX TIENT TOULOUSE EN ÉCHEC

Le Racing s'est fait battre à Nîmes
Reims et Marseille brillants vainqueurs

La douzième journée du championnat de division nationale a été marquée par un nombre surprenant de défaites sur des scores élevés.

Qui prévoyait que Reims infligerait à Metz 6 buts sans en accepter un seul ; que Strasbourg, récent vainqueur de Lille, encaisserait à Monaco un 4-0 cuisant et que Marseille retrouverait d'un seul coup sa flamme pour écraser Lens dont on se plaisait à vanter la régularité ?

31 buts ont été marqués par les clubs vainqueurs contre 8 seulement aux battus, ce qui donne le goal-avérage rarement atteint de 3,875. Les spectateurs des matches se sont réjouis de cette avalanche de buts, le football offensif offrant un spectacle plus attrayant.

Toulouse, chez lui, n'a pu que faire match nul avec Bordeaux et n'a plus qu'un point d'avance sur Reims. Très en verve, les Rémois ont totalisé sur une formation messine nettement dominée en football et dans laquelle l'international autrichien Bokon n'a pas fait des débuts sensationnels. Les Marseillais, qui alignaient finalement Andersson, ont étouffé avec brio les tentatives des Lensois qui n'ont jamais pu prendre le commandement de la partie.

Strasbourg a été dominé par Monaco, qui jusqu'ici paraissait incapable d'un tel exploit. Pourtant le fameux Stojaspal figurait bien dans les rangs strasbourgeois.

DIVISION I

*Toulouse (1) et Bordeaux (9), 1-1.
*Marseille (3) b. Lens (5), 4-0.
*Monaco (17) b. Strasbourg (5), 4-0.
*St-Etienne (10) b. Roubaix (10), 5-1.
*Reims (2) b. Metz (4), 6-0.
*Lille (15) b. Lyon (10), 3-1.
Nice (15) b. *Troyes (5), 4-3.
*Nimes (18) b. Racing (5), 2-0.
*Nancy (10) et Sochaux (10), 2-2.

Le classement

Clubs	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc
1. TOULOUSE	18	12	8	2	2	30	15
2. Reims	17	12	7	3	2	29	17
3. Marseille	16	12	7	2	3	30	17
4. Metz	13	12	6	1	5	17	28
5. Bordeaux	12	12	5	2	5	26	19
Troyes	12	12	4	4	4	21	18
R.C. Paris	12	12	5	2	5	24	21
St-Etienne	12	12	5	2	5	24	21
Strasbourg	12	12	5	2	5	25	23
Lens	12	12	3	6	3	18	20
11. Lille	11	12	5	1	6	25	20
Sochaux	11	12	4	3	5	16	17
Nancy	11	12	4	3	5	18	20
Nice	11	12	5	1	6	27	36
15. Lyon	10	12	4	2	6	20	28
C.O.R.T.	10	12	4	2	6	20	37
17. Monaco	9	12	3	3	6	15	19
18. Nimes	7	12	3	1	8	12	21

DIVISION II

Besançon b. *Nantes 1-0.
*Sète-Le Havre 0-0.
*Rouen b. C.A. Paris 2-1.
*Cannes b. Perpignan 3-0.
*Sedan b. Valenciennes 3-1.
*Alès b. Rennes 3-2.
*Grenoble-Toulon 1-1.
Red-Star b. Aix 7-0.

Le classement

Clubs	Pts	J	G	N	P	Bp	Bc
1. SEDAN	26	14	12	2	0	49	11
2. Rennes	21	14	9	3	2	41	15
3. Valencienn.	19	14	8	3	3	35	20
3. Le Havre	19	14	6	7	1	27	20
5. Red Star	18	14	7	4	3	32	18
6. Besançon	16	14	7	2	5	29	27
6. Alès	16	13	6	4	3	20	21
8. Rouen	15	14	6	3	5	27	25
8. Sète	15	14	4	7	3	10	10
10. Angers	14	13	6	2	5	25	25
10. Nantes	14	14	5	4	5	26	28
12. Aix	12	14	3	6	5	20	31
13. Perpignan	10	14	4	2	8	21	24
13. Cannes	10	14	2	6	6	18	23
13. Stade	10	13	4	2	7	21	27
13. Grenoble	10	14	2	6	6	17	27
17. C.A. Paris	8	14	1	6	7	14	23
18. Toulon	7	13	1	5	7	19	34
18. Montpellier	7	13	2	3	8	13	36
18. Béziers	7	13	2	3	8	7	27

Il est permis de penser que les joueurs monégasques n'avaient pas jusqu'ici donné la pleine mesure de leur valeur et aussi que les Alsaciens perdent beaucoup de leurs qualités à l'extérieur.

LILLE AVEC 10 JOUEURS A BATTU LYON

Autre surprise, la défaite du Racing-Club de Paris à Nîmes. L'absence de Happel dans l'équipe parisienne n'est pas une excuse suffisante pour expliquer cet insuccès !

Nice a stoppé Troyes privé de son portier (Landi) suspendu ; Nancy et Sochaux ont fait match nul, ce qui n'a rien de surprenant.

Par contre, il faut souligner la remarquable performance réussie par Lille contre Lyon avec dix joueurs. Strappe, victime d'une entorse du genou, ayant dû quitter le terrain dès la dixième minute. Quant à Roubaix, sa défaite (5-1) par Saint-Etienne, venant après les 6-0 du dimanche précédent contre Troyes, se passe de tout commentaire.

SEDAN A AUGMENTE SON AVANCE

Comme prévu, Sedan a battu Valenciennes après un match disputé mais presque constamment à l'avantage des joueurs ardennais qui ont augmenté leur avance au tableau de 5 points. En effet, Rennes second a été défait à Alès — décidément intraitable chez lui — Rennes ne possède plus que deux points sur Le Havre, qui a fait match nul à Sète, et sur Valenciennes. Le Red Star, de son côté, se rapproche grâce à son succès écrasant sur Aix-en-Provence peu inspiré, dimanche sur le terrain audonien.

Des autres résultats, il convient de sortir du lot les victoires de Cannes sur Perpignan et de Besançon sur Nantes qui suit une courbe très mouvementée.

Lucien GAMBLIN.

RED STAR-AIX-EN-PROVENCE (7-0), à Saint-Ouen. Mellberg démontra son retour en forme en amorçant le succès de son équipe. Il contrôle de la tête, malgré Solomonidès.

BEN BAREK, LA PERLE NOIRE DU FOOTBALL FRANÇAIS

mait pas, cependant, me voir traîner dans les ruelles du port, et à huit ans, elle m'inscrivit dans une école d'apprentissage. Le salaire d'un ouvrier menuisier n'était pas très élevé, la vie était dure, mais je n'ai, toutefois, jamais manqué de rien et j'en rends grâce à ma vieille maman qui, à Casa, dans ma maison, élève maintenant deux de mes fils : les aînés.

J'allais me baigner, courir sur la plage, mais je n'avais jamais encore osé, à neuf ans, me mêler aux gamins, plus âgés, qui se disputaient farouchement une balle de tennis, à coups de pieds, sur la place de la Foire, ou sur la route de l'Andiab (en arabe, les yeux de chacal), transformée pour la circonstance en stade.

Un jour, pourtant, je m'approchai d'eux, profitant qu'ils étaient occupés à discuter, ayant interrompu leur jeu. Tout en m'avançant, timidement, dans leur cercle, je demandai :

— Est-ce que je peux m'amuser avec vous?

Le plus grand de tous, un noir taillé en athlète, qui avait bien quatorze ans, et portait une tarbouche plantée sur le dessus de sa tête crépue, me répondit brutalement :

— D'abord, est-ce que tu sais jouer?

— Non. Mais j'essaierai...

Il me regarda avec une moue légèrement méprisante, cherchant à évaluer mes qualités athlétiques, et lança enfin :

— Bon, ça va. Tu as de la chance. Il nous en manque un. Tu vas te mettre dans les buts.

C'est ainsi que je me retrouvai installé au milieu d'un espace délimité par deux manteaux jetés à terre, et dont j'ignorais l'utilisation. Je ne connaissais même pas le rôle qui m'était dévolu. Aussi, quand la balle, tapée violemment par le chef d'équipe, arriva vers moi, je n'essayai pas de l'arrêter. Je la laissai passer, courus après elle, et donnai à mon tour un grand coup de pied dedans

Mais déjà tous les garçons de mon camp m'entouraient, visiblement furieux.

— Qu'est-ce que tu as fait, idiot! Tu ne sais pas jouer! Tu dois arrêter le ballon, et l'empêcher de rentrer dans tes buts... Et, d'un doigt vengeur, ils me montraient les manteaux posés sur le sol.

Cette fois, j'avais compris. Dès lors, je m'efforçais d'attraper la balle, quitte à me rouler dans la poussière et à tomber sur les cailloux qui me meurtrissaient les genoux.

Garder les buts, cependant, ne me plaisait pas. Je préférais courir et pousser moi aussi le ballon avec mes pieds en évitant le plus d'adversaires possible. Ouvrant toutes grandes mes oreilles, j'appris rapidement le secret des termes mystérieux que mes nouveaux amis employaient entre eux pour parler de ce jeu. C'est ainsi, que le lendemain, je demandai à être « avant ».

Le grand à la chéchia accepta, et, dès lors, je pris vraiment un plaisir extraordinaire au football. Cela devint vite une passion, et tous mes instants de loisirs s'écoulaient sur la place de la Foire ou sur l'Andiab.

Nous jouions souvent pieds nus, évidemment, mais cela ne nous empêchait pas de taper fort. J'étais doué, et je « dribblai » avec facilité cinq ou six camarades de l'équipe adverse, même plus parfois. En quelques jours, je pris place parmi les « forts ».

Papa mourut, hélas! et maman restée seule avec Ali, employé comme aide-avocat dans une étude de la ville, ne pouvait se permettre de me laisser en classe. J'avais treize ans. Il fallait travailler pour vivre.

Je devins apprenti ébéniste. J'étais assez adroit de mes mains et bientôt fabriquais des armoires, des tables et des lits à longueur de journée et pour un piètre salaire.

Le football restait, cependant, mon délassement favori, et je ne compte plus les déjeuners manqués pour le plaisir de courir après cette balle qui semblait si bien m'obéir, et que je fascinais littéralement.

Notre quartier avait une équipe : l'El Ouattan A. C. J'y adhérai rapidement avec le grade de vedette à part entière.

SOUS LE MAILLOT DE « L'IDEAL »

L'El Ouattan était dûment affilié à la 3 F., mais c'était là son seul point commun avec un vrai club. Une chemise blanche nous servait de maillot, et les chaussures de football nous restaient inconnues. On jouait avec ce qu'on avait.

Ma jeune réputation franchit, cependant les frontières du port, et gagna le centre de la ville. C'est pourquoi, un camarade nommé Abderaman, demi centre de l'Idéal de Casablanca, m'offrit un jour de porter les couleurs orange et violet.

— Mais je n'ai pas d'équipement...

— Ne t'en fais pas. Si tu viens chez nous, tu auras tout ce qu'il te faut...

Un équipement! C'était le pactole. J'acceptai d'enthousiasme, et entrai à l'Idéal avec une licence B (ainsi que le veut le règlement puisque j'avais appartenu à un autre club). Ne pouvant, de ce fait, disputer le championnat, j'effectuai mes débuts (satisfaisants) avec la réserve.

La saison suivante, à dix-sept ans, j'étais titulaire de la formation première, au poste de demi centre, et mes dirigeants se déclaraient très satisfaits.

Le métier de menuisier, toutefois, ne me permettait pas d'aider ma mère d'une façon convenable. Je m'en ouvris au président de l'Idéal. Il avait la parole facile et la promesse prompte, il me répondit immédiatement :

— Entièrement d'accord, mon petit Larbi. On va te trouver une belle situation !

Les semaines passèrent. Je patientai. Au bout de trois mois de vaine attente, en pénétrant un matin dans l'atelier obscur et insalubre, où je penais sur l'établi, je décidai de me fâcher. Je pris le téléphone et demandai le siège de l'Idéal. La conversation fut brève.

— Allo? Ici Larbi Ben Barek... Ne comptez pas sur moi dimanche prochain...

Ma résolution était prise. Les supporters et les dirigeants tentèrent, inutilement, de me faire changer d'avis.

— Tenez votre promesse, trouvez-moi un emploi, et je rejouerai...

Les choses en restèrent là.

Quand le dimanche arriva, tenaillé par le démon du football, je ne pus résister pourtant à l'envie d'assister à la rencontre. Mon équipe se mesurait au onze d'une localité distante de 28 kilomètres de Casa.

J'enfourchai ma bicyclette, et nez sur le guidon, fonçai sur la route poussiéreuse. Le soleil tapait dur. J'appuyai sur les pédales, et deux heures plus tard, je pénétrai dans le stade.

Les dirigeants de l'Idéal, assis le long de la touche, faisaient grise mine. Je jetai un coup d'œil au tableau d'affichage. Mon équipe était menée 2-0, et il n'y avait pas vingt minutes que la partie était commencée !

Les membres du comité se dressèrent d'un bloc en m'apercevant. Ils venaient — ma parole — de voir apparaître le sauveur...

— Ah Larbi! C'est bien. Tu es venu jouer, n'est-ce pas?

Essuyant la sueur qui coulait sur ma figure, je répondis, têtu :

— Non. Non. Je suis simplement venu vous voir.

Ils commencèrent à me supplier. Et à tout promettre...

— Tu auras ton emploi! Ne t'en fais pas...

Je savais qu'une fois de plus, l'Idéal ne tiendrait pas sa parole. Emporté, cependant, par le plaisir de jouer et aussi l'amour de mon club, je cédai à leur instance et entrai sur le terrain.

Le handicap fut difficile à combler. Je me démenai, cependant, avec tant d'ardeur et de réussite (Il faut l'avouer, ce jour-là, je fit tout ce que je voulus avec le ballon!) que la victoire nous revint par quatre buts à deux.

Le lendemain, je me présentai au siège et rappelai au président notre conversation de la veille. Le brave homme leva la tête au ciel et soupira...

Il devait manquer de relations...

Cette course désespérée à l'emploi fut la raison pour laquelle j'adhérai la saison suivante à l'U.S. Marocaine.

Ma véritable carrière de footballeur allait commencer.

Prochainement :

UN AILIER DE CLASSE, MARCEL CERDAN !

TOULOUSE-BORDEAUX (1-1). Le « onze » de Toulouse réduit à dix par la blessure de Rytkoenen a concédé le nul. Bernard dégage la balle du poing malgré une charge de Pleimelding, monté à l'attaque sur corner. (Tél. de Toulouse.)

VALENCIENNES A INQUIÉTÉ

SEDAN-VALENCIENNES (3-1). Le onze de Sedan, qui compte maintenant cinq points d'avance sur so gardien nordiste s'élance devant son demi centre Foix vers la balle qu'il ne pourra capter. L'inter d

MARSEILLE-LENS (4-0). L'attaque de l'Olympique de Marseille, emmenée par sa vedette nº 1 Anderson, rétabli, a obligé Duffuler à se surpasser. Anderson, à g., marque le premier but malgré Duffuler et Louis. (Tél. de Marseille.)

KOPA EN MARQUANT DEUX BUTS A O

NIMES-RACING (2-0). Le goal de Nimes, Dakowski, qui enlève de la main droite la balle à l'avant centre parisien Pillard, fournit un excellent match. Fréquemment sollicité au début de la partie, il se montra toujours très sûr. (Tél.)

REIMS-METZ (6-0). Kopa, en très grande forme, a, une fois de plus, été le chef d'orchestre de l'att le 22 août, il n'en avait marqué aucun en championnat. Après avoir évité Dosdat (à g.), il trouve

ÉTÉ SEDAN AVANT DE S'INCLINER

nce sur son suivant immédiat, Rennes, a remporté un nouveau succès aux dépens des Athéniens du Nord. Ici, Schaeffer, le r. L'inter droit de Sedan, Lefebvre, ne l'utilisera pas, lui non plus : elle sortira. (Photo de notre envoyé spécial René Robert.)

TROYES-NICE (3-4). Deux fois mené, Troyes eut un moment l'avantage à 3-2, mais ne put le conserver. Le remplaçant de Landi, Duplenne, arrête dans les pieds de Nuremberg. A dr., Thuasne.

L'arrière gauche de Troyes, Czapski, s'oppose à une action du Niçois Milazzo qui marqua le premier des quatre buts réussis par son équipe. (Rep. de notre envoyé spécial Armand Pilon.)

A ORCHESTRÉ L'ATTAQUE DU STADE DE REIMS

re de l'attaque de Reims. Mais il ne s'est pas contenté de servir ses partenaires. Il a lui-même signé deux buts alors que, depuis il trouve devant lui Jurilli qui tente d'intercepter. A dr., Bliard (derrière, on reconnait Fuchs) attend la passe de son avant centre.

L'arrière de Metz Jurilli, visage crispé, dégage de la tête devant l'ailier rémois Hidalgo, auteur de deux buts. A gauche, Leblond. A droite, Burda. Metz fut dérouté par la subtilité des Rémois.

Sandy Saddler, champion du monde des poids plume contre Ray Famechon, champion d'Europe. Une telle rencontre avait attiré la grande foule au Palais des Sports. Famechon prit le premier la direction des hostilités.

Cherchant le contact de près, Famechon place un uppercut au visage que Saddler bloque sans trop de mal. Le Noir remise du gauche, mais le combat se dessine et Ray est déjà marqué.

Les redoutables crochets du droit de Saddler accomplissent leur œuvre. Bouche ouverte dans l'effort, Saddler poursuit son travail de démantèlement et Famechon à l'arcade gauche ouverte.

Un article exclusif de RAY FAMECHON :

La boxe, ce n'est pas de la dentelle !

Il ne m'a pas fait mal, Saddler. Et puis quoi ? Si j'étais tombé dans la rue et que ma tête ait cogné contre un trottoir, je me serais abîmé pareil. C'est pas du boulot ! »

C'est ce que j'ai dit au vestiaire. Je m'en rappelle très bien malgré ma fureur. On n'y a pas fait attention. D'abord, j'avais la bouche pleine de sang et l'on comprenait mal ce que je disais. Ensuite tout le monde était trop occupé à me calmer ou à me consoler pour comprendre ce que je voulais dire.

Je ne sais pas faire de phrases. Ce n'est pas mon métier. Mon métier, c'est de me battre et c'est ça que je voulais faire comprendre à Marcel (1). En m'empêchant de reprendre le combat au coup de gong du sixième round, il m'a empêché de faire mon métier.

Bien sûr, il l'a fait pour mon bien et tout le monde s'est dépêché de lui donner raison. Je ne lui en veux pas. Depuis dix ans que nous bourlinguons ensemble, on s'aime bien tous les deux. Quand je gagne, il est content et quand je reçois des coups, ça lui fait mal. S'il était le boxeur et moi le manager, j'aurais peut-être arrêté le match, moi aussi. Comment voulez-vous que je sois fâché contre lui ?

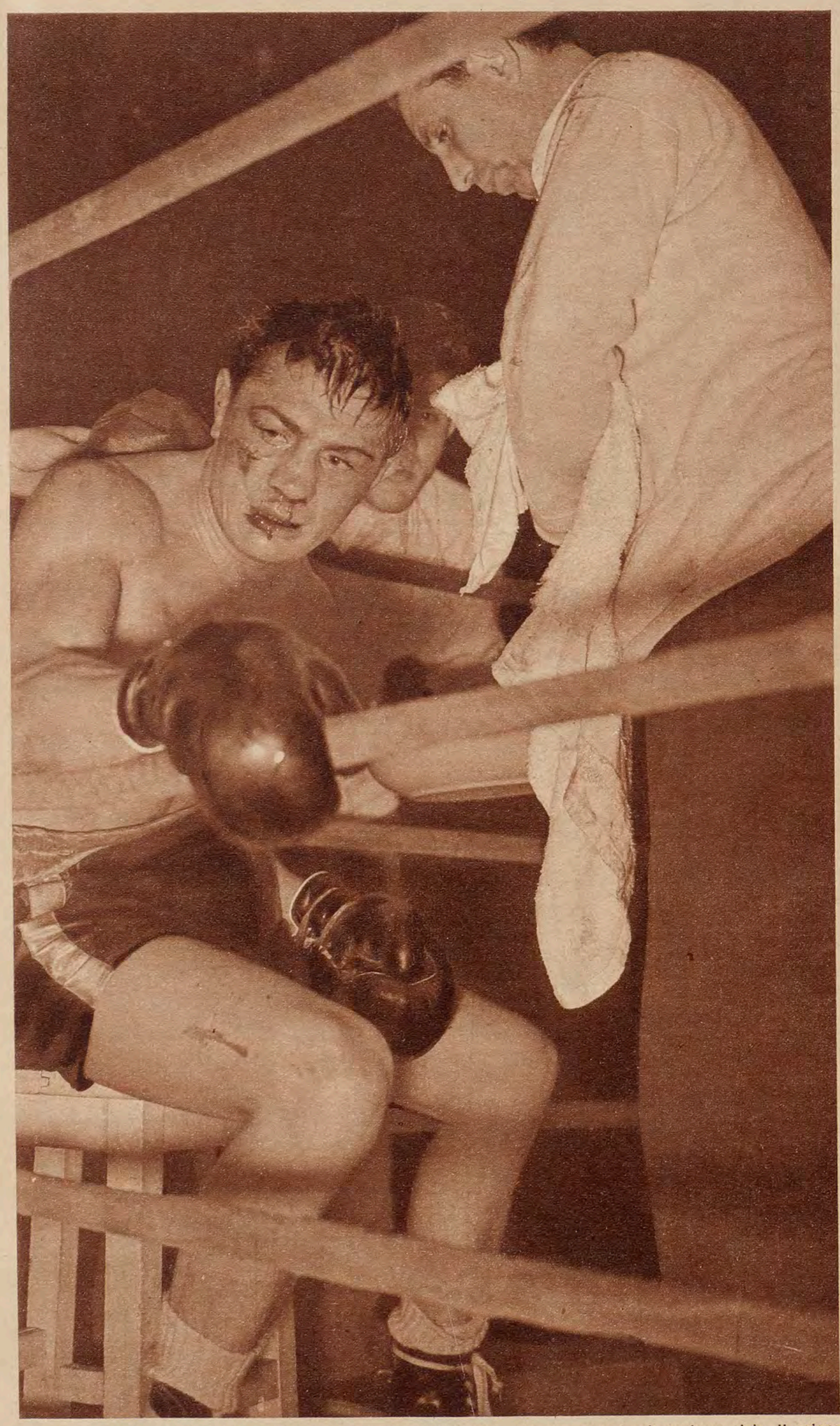
Seulement, ce que j'ai dit au vestiaire dans la colère, je le pense encore. « C'est pas du boulot. » Les boxeurs sont faits pour donner des coups et en recevoir, et s'ils sont blessés, cela fait partie du métier qu'ils ont choisi. Après tout, si l'on n'aime pas ça, on peut changer de profession !

Quand je dis que Saddler ne m'a pas fait mal, c'est vrai. Il faut le comprendre : Bassett m'a fait mal ; les coups de poing font mal, mais cette façon qu'à Saddler de vous raboter la figure en remontant le gant pour faire éclater les chairs, on ne le sent pas trop sur le moment. Cela fait moins mal qu'un crochet qui vous donne l'impression que le plafond du ring vous tombe sur la tête. Seulement, bien sûr, ça saigne et c'est impressionnant pour les spectateurs sensibles.

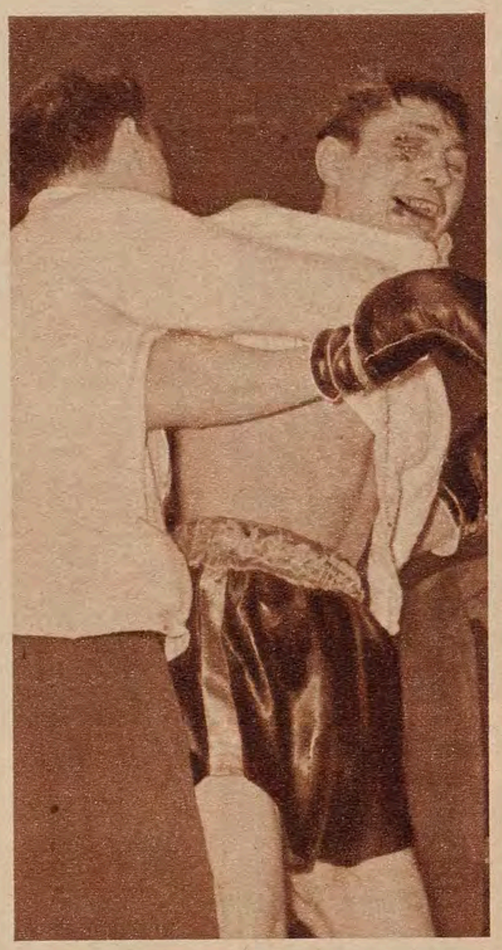
Je suis un gars du Nord, c'est-à-dire que je suis assez franc pour dire tout ce que je pense. Quand Bassett m'a mis knock-out, quelques amis ont prétendu que c'était un coup de tête qui m'avait descendu. J'ai écrit dans *But et Club-Le Miroir des Sports* que ce n'était pas vrai. C'était un crochet au corps qui m'avait coupé bras et jambes et qui m'a livré ensuite aux coups décisifs (2). Je pense qu'on me croira quand je dis aujourd'hui que je ne me sentais pas battu lorsque Marcel a stoppé le combat.

Saddler commençait à se fatiguer. Je le sentais très bien. Il ne me poussait plus dans les cordes avec la même force et ses uppercuts partaient un peu plus lentement. Je ne dis pas que j'aurais gagné. Mais je pouvais encore me battre et peut-être m'en tirer aux points. C'est pour cela que j'ai été furibond lorsque Marcel m'a retenu, de force, tous ceux qui ont vu la fin du combat en seront bien d'accord.

On a dit aussi que Saddler était irrégulier et truqueur. Oui, dans un sens ; non, dans l'autre.



A la fin du cinquième round, Famechon est durement marqué, bien que son regard soit toujours clair. Il saigne beaucoup d'une profonde coupure à la bouche, du nez et de la pommette gauche. Coletta, inquiet, l'examine.



Coletta a pris sa décision. Il arrête le combat. Ray, furieux, proteste avec énergie.

C'est fini. Famechon, sanglant et amer, a regagné son coin, poussé par son manager.

La solitude de l'athlète vaincu se lit tout entière dans ce document d'une grandeur tragique. Le peignoir jeté sur les épaules, la serviette maculée de sang, Ray regagne son vestiaire.

Il truque quand il passe les bras et qu'il donne des coups de tête (et d'ailleurs, je ne me suis pas gêné pour lui rendre la pareille), mais il ne truque pas lorsqu'il boxe en cherchant la blessure, un peu comme faisait Manuel Ortiz, en retenant du droit tandis qu'il joue du gauche. Cela aussi, ça fait partie de la boxe. Moi, j'ai joué le jeu. Je me suis collé à lui pour essayer de le saper par des uppercuts au foie, comme j'avais fait pour Sneyers, il y a un mois. Je n'ai plus mes jambes de vingt ans et je ne pouvais pas espérer jouer les Hamia devant les Pravisani. C'était la meilleure méthode parce que je pouvais le paralyser et, en même temps, saper sa résistance. Ça pouvait réussir, et ça réussissait puisque, je vous le répète, je le sentais parfaitement faiblir.

Je me rends très bien compte que pour le public, ce n'était pas un combat très spectaculaire. Moi, je veux bien faire du spectacle, mais je suis d'abord là pour faire un combat, pour éviter de me faire descendre et pour essayer de descendre mon adversaire. La boxe, ça n'est pas de la dentelle. C'est une lutte pour la vie, et la vie il n'y a qu'au cinéma que ça soit toujours spectaculaire. Avec un adversaire comme Saddler, qui n'est pas un enfant de chœur, on ne peut pas jouer les chanteurs de charme. On parle toujours du « noble art », mais « noble art » ou pas, cela consiste tout de même à gagner en respectant scrupuleusement les règles.

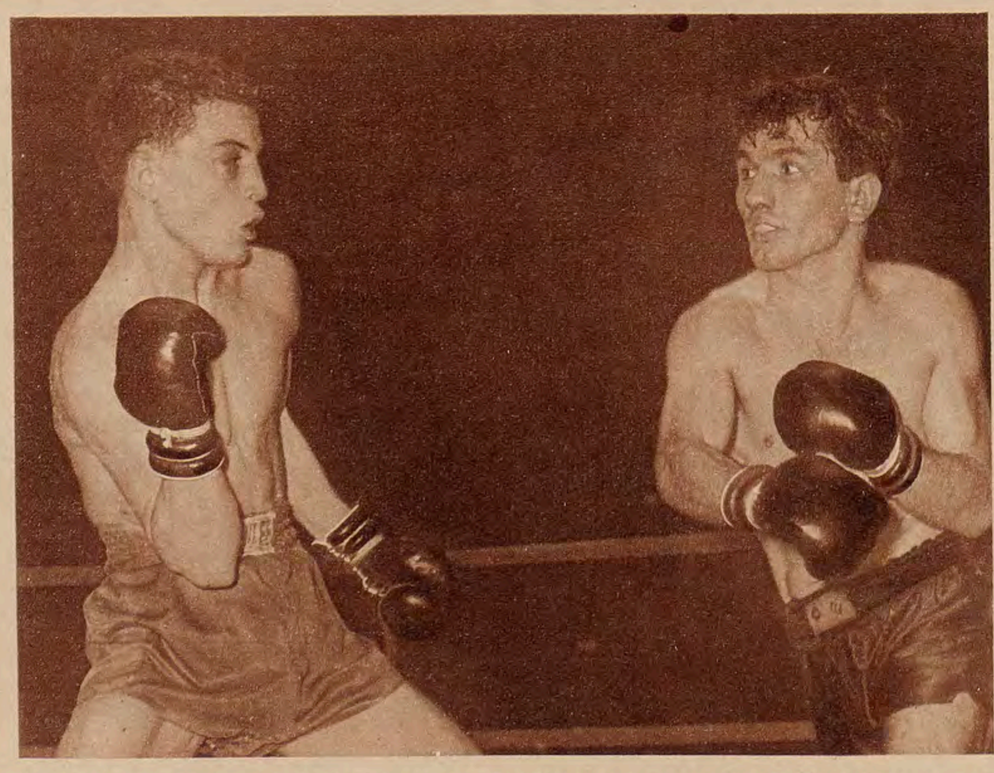
Je regrette d'avoir été battu. On me console en me disant que c'est sur blessure et que cela n'est pas si grave que si j'avais été mis K.-O. C'est peut-être une consolation, mais ce qui me désole surtout c'est de n'avoir pas terminé le combat et d'avoir dû m'arrêter comme cela.

On me dira que je pouvais avoir un accident grave, que je n'avais pas le droit de compromettre la fin de ma carrière et peut-être ma santé, que j'ai une femme, un fils. Oui, bien sûr. Mais j'ai un métier qui comporte des risques et si je veux le faire convenablement, je dois les prendre tous. Je suis tout de même assez grand pour me rendre compte, après cent combats professionnels, à quel moment cela devient dangereux. Je ne suis pas fou et je n'ai pas envie de le devenir. Mais je suis champion d'Europe des poids plume. Je suis boxeur et j'ai la fierté de mon titre et de mon métier. C'est pour cela que je regrette amèrement ce combat écourté contre un champion qui est un rude battant et que j'aurais bien aimé voir à la limite des dix rounds.

J'espère que la revanche aura lieu un jour. Je sais très bien que je prendrai encore des coups. J'aurai probablement encore une arcade éclatée. Mais je ne suis pas une petite fille. C'est ce que je désirerais qu'on veuille bien comprendre.

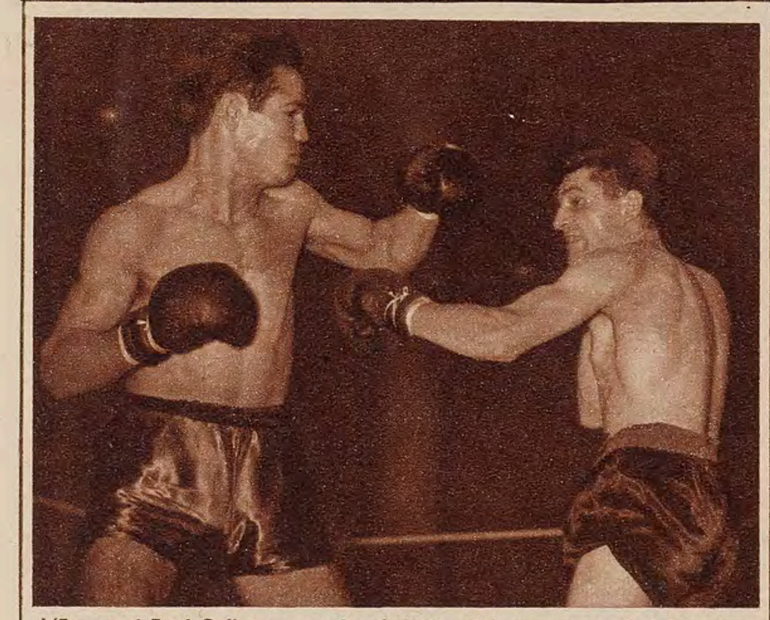
(1) Coletta, son manager (N.D.L.R.).

(2) Voir numéro 392 du 16 février 1953.

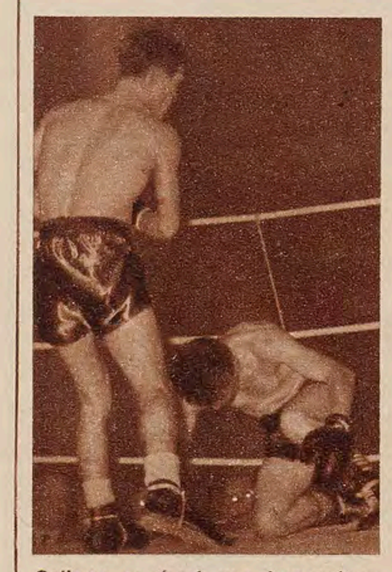


Chérif Hamia (à g.) a très brillamment battu Pravisani, mais un sursaut de l'Italien, largement mené aux points, faillit lui être fatal au dixième round et il termina le combat très marqué.

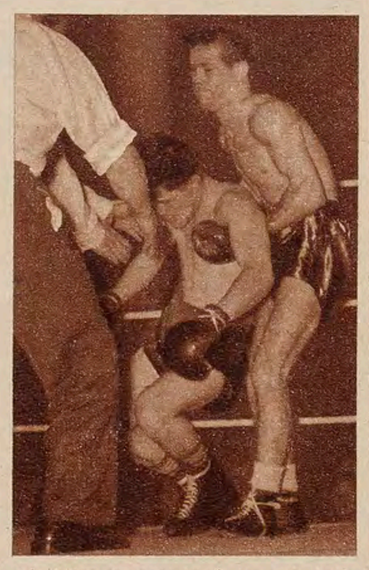
GALIANA A FOUDROYÉ BATAILLE



L'Espagnol Fred Galiana a confirmé l'efficacité de son punch à Wagram, en infligeant, au 3e round, un sévère k.-o. à l'Amiénois J. Bataille (à dr.).



Galiana a réussi une impressionnante série de crochets et Bataille s'est affaissé. Le match est joué.



L'arbitre a prononcé le out fatidique. Le puncheur Galiana aide son malheureux rival à se relever.

KHALFI BAT DE PEU L. CARRARA

Khalfi (à dr.) a confirmé son premier succès sur Louis Carrara à la Mutualité, dimanche, mais non sans avoir été accroché par son rival.

PARIS U.C.-S.C. ALBI (24-3), à Charléty. Le pilier albigeois Papailhau, porteur du ballon, est prêt à user d'un raffût, mais son talonneur Duffourburg lui facilite la tâche en pratiquant une obstruction sur le Puciste Zuliani. Les Pucistes gagnèrent avec facilité.

XV : Castres a tenu tête au F.C. Grenoble

MONTAUBAN MALMÈNE TARBES

En championnat de France de rugby à XV, le choc le plus important du deuxième tour de la compétition fédérale s'est terminé sur un résultat nul (0-0) : le Football Club de Grenoble chez lui n'a pu l'emporter sur le Castres Olympique dont le début de saison force l'attention. Ce score indique mieux que tout commentaire combien le duel d'avants fut serré. Cette lutte indécise empêcha les deux adversaires de se livrer à un jeu offensif, ce qui d'ailleurs n'a rien d'étonnant.

La victoire de l'U.S. Bergerac sur le S.C. Angoulême est un événement digne d'attention. On considérait généralement les Augoumoisins comme des « terreurs » surtout devant leur public. S'agit-il d'un faux pas sans lendemain ? Par contre l'U.S. Montauban continue son rôle de trouble-fête en poule E ; après le C.S. Vienne, le Stadoceste Tarbais a essuyé à Sapiac un échec dont l'ampleur surprend.

Dans l'ensemble, la plupart des « Grands » débutent prudemment. Hier, le F.C. Lourdes, la Section Paloise, l'U.S. Cognac, le S.U. Agen, le S.C. Mazamet et l'U.S. Romans ne se sont imposés que par de maigres écarts. Visiblement ces équipes désirent conserver des réserves pour l'avenir ; l'exemple du Football Club de Grenoble 1954 aurait-il été retenu ?...

Ce n'est pas toutefois une règle générale, car d'autres formations ont tenu à réaliser de plus ou moins gros scores. Le Stade Montois (qui effectuait un périlleux déplacement à Montélimar), le R.C. Toulon, l'U.S. Carmaux (dont l'adversaire bayonnais fut bien tendre), l'A.S. Montferrand, le P.U.C. (dont la seconde mi-temps devant le S.C. Albi fut éblouissante), le C.S. Vienne (qui avait à se racheter de son mauvais début), l'U.S.A. Perpignan (dont les attaquants se sont retrouvés devant le Creusot), le Biarritz Olympique (qui a étouffé le L.O.U.) et l'A.S. Béziers sont à ranger dans cette catégorie.

De toute manière, dans la plupart des poules, les positions n'ont rien de définitif, les écarts ne sont pas encore creusés. A ce jour, seuls neuf clubs ont obtenu le maximum de points (6), et encore six d'entre eux sont-ils groupés en deux poules (C et F). Cela nous promet quelques chaudes luttes...

Renaud de Laborderie.

POULE A. — F.C. Grenoble et Castres Olympique, 0-0 ; Section Paloise b. R.C. Narbonne, 8-5 ; A.S. Roanne et U.S. Dacquoise, 9-9 ; A.S. Soustons b. Stade Lavelanet, 5-0.

1. A.S. SOUSTONS, 5 pts (+5) ; 2. Section Paloise, 5 pts (+3) ; 3. A.S. Roanne, U.S. Dacquoise, Castres Olympique, F.C. Grenoble, 4 pts (0) ; 7. R.C. Narbonne, 3 pts (—3) ; 8. Stade Lavelanet, 3 pts (—5).

POULE B. — U.S. Cognac b. S.C. Graulhet, 11-8 ; Biarritz Olympique b. L.O.U., 22-8 ; Stade Toulousain b. S.C. Tulle, 5-3; U.S.A. Limoges et R.C. France, 3-3.

1. U.S. COGNAC, 5 pts (+3) ; 2. Biarritz Olympique, 4 pts (+6) ; 3. S.C. Graulhet, 4 pts (+5) ; 4. Stade Toulousain, R.C. France, U.S.A. Limoges, 4 pts (0) ; 7. L.O.U., 4 pts (—12) ; 8. S.C. Tulle, 3 pts (—2).

POULE C. — F.C. Lourdes b. Stade Rochelais, 6-3 ; S.U. Agen b. R.C. Vichy, 8-6 ; U.S. Bourg b. C.A. Périgueux, 11-8 ; Stade Montois b. U. Montélimar, 10-0.

1. STADE MONTELIMAR, 6 pts (+14) ; 2. F.C. Lourdes, 6 pts (+) ; 3. S.U. Agen, 6 pts (+5) ; 4. R.C. Vichy, 4 pts (+18) ; 5. U.S. Bourg, 4 pts (—17) ; 6. Stade Rochelais, 2 pts (—6) ; 7. C.A. Périgueux, 2 pts (—7) ; 8. U. Montélimar, 2 pts (—13).

POULE D. — U.S. Romans b. C.A. Briviste, 8-3; U.S. Carmaux b. Aviron Bayonnais, 18-3 ; U.S. Bergerac b. S.C. Angoulême, 13-9 ; R.C. Toulon b. Côte Vermeille, 15-6.

1. U.S. CARMAUX, 6 pts (+20) ; 2. U.S. Romans, 6 pts (+7) ; 3. R.C. Toulon, 5 pts (+9) ; 4. U.S. Bergerac, 5 pts (+4) ; 5. S.C. Angoulême, 4 pts (+4) ; 6. C.A. Briviste, 2 pts (—10) ; 7. U.S. Côte Vermeille, 2 pts (—11) ; 8. Aviron Bayonnais, 2 pts (—23).

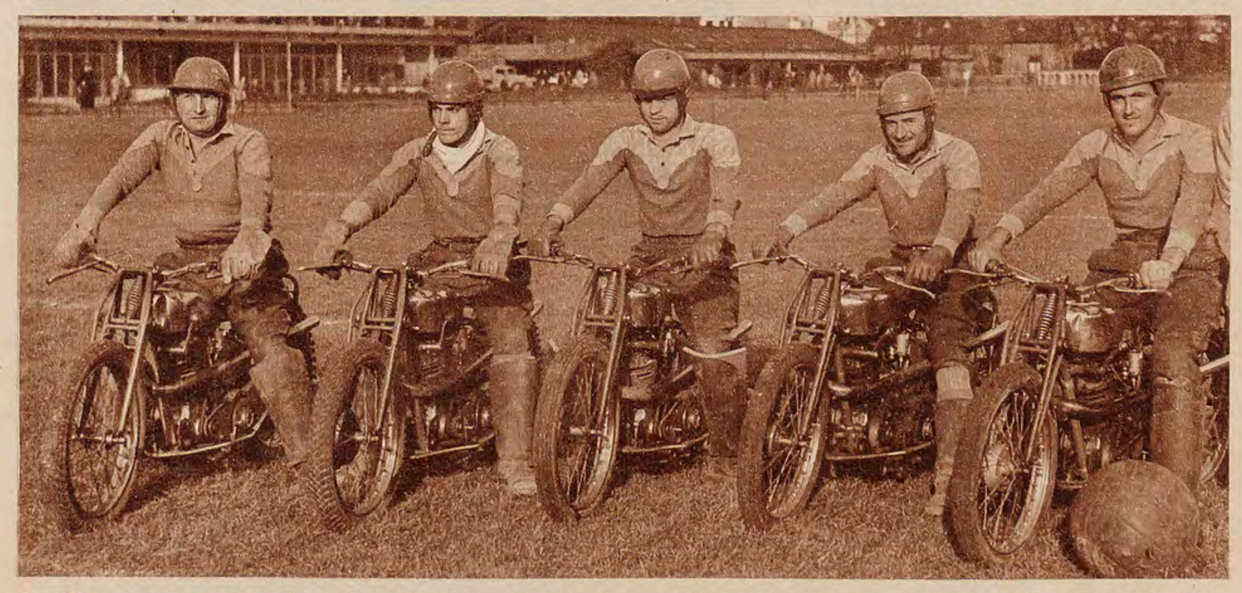
POULE E. — S.C. Vienne b. U.S. Tyrosse, 27-3 ; A.S. Montferrand b. Stade Bagnerais, 16-0 ; P.U.C. b. S.G. Albi, 24-3 ; U.S. Montauban b. Stadoceste Tarbais 11-0.

1. U.S. MONTAUBAN, 6 pts (+15) ; 2. A.S. Montferrand, 5 pts (+16) ; 3. P.U.C., 4 pts (+17) ; 4. C.S. Vienne, 4 pts (+16) ; 5. Stadoceste Tarbais, 4 pts (—5) ; 6. Stade Bagnerais, 4 pts (—13) ; 7. U.S. Tyrosse, 3 pts (—20) ; 8. S.C. Albi, 2 pts (—26).

POULE F. — U.S.A. Perpignan b. C.O. Creusot, 27-10 ; A.S. Béziers b. T.O.E.C., 26-0 ; S.C. Mazamet b. Stade Niortais, 6-3 ; C.A. Beglais b. F.C. Auch, 3-0.

1. A.S. Béziers, 6 pts (+28) ; 2. C.A. Beglais, 6 pts (+6) ; 3. S.C. Mazamet, 6 pts (+5) ; 4. U.S.A. Perpignan, 4 pts (+14) ; 5. F.C. Auch, 3 pts (—3), Stade Niortais, 3 pts (—3) ; 7. T.O.E.C., 2 pts (—22) ; 8. C.O. Creusot, 2 pts (—25).

U.S. ROMANS-C.A. BRIVISTE (3-8). Un avant briviste essaie d'échapper à l'étreinte de l'excellent pilier romanais De Gregorio. Les deux « packs » se livrèrent une explication serrée et les Romanais ne durent la victoire qu'au perçant de leurs trois-quarts. (Tél.)



A Camaret, la Coupe de France de moto-ball

La formation de Camaret (Vaucluse) a battu celle de Troyes (2-0) en finale de la Coupe de France de Moto-Ball, au cynodrome de Courbevoie. De gauche à droite : Tramili, Raffin, Fabry, Fontvielle et Issorel.

STADE TOULOUSAIN-S.C. TULLE (5-3). L'avant tulliste Piquer serre le ballon sur sa poitrine et le protège contre les entreprises du Toulousain Vignard (à sa dr.). Neuville (à g.) s'apprête à le soutenir.

F.C. GRENOBLE-CASTRES OLYMPIQUE (0-0). Le pilier grenoblois Bionda met fin à une tentative de dribbling des avants castrais en contrôlant le ballon. Il va s'efforcer de contre-attaquer. (Téléphoto.)

tandis qu'Angoulême s'est incliné sur son terrain devant Bergerac

U.S. BOURG-C.A. PERIGUEUX (11-8). Un attaquant périgourdin, après avoir essayé de redresser le mouvement offensif, est plaqué par un avant bressan. (Téléphoto.)

S.C. ANGOULEME-U.S. BERGERAC (9-13). Le troisième ligne d'Angoulême Bourrier échappe à la tentative de plaquage de l'ailier bergeracois Chevrier (14). (Téléphoto).

U.S.A. LIMOGES-RACING C.F. (3-3). Les racingmen semblent sur le point de s'assurer le ballon dans une touche correctement disputée. (Téléphoto.)

C.A. BEGLAIS-F.C. AUCH (3-0). Le talonneur auscitain, Chelle arrête par un plaquage classique le deuxième ligne béglais Layus qui fonçait en bélier. Le crâne chauve d'Alban Moga domine la mêlée. A dr. : l'avant béglais Baudorre. (Téléphoto.)

U.S. COGNAC-S.C. GRAULHET (11-8). Les lourds avants cognaçais Porchier (en serre-tête) et Lagrange, après avoir « balayé » le pilier de Grauhlet Cazelles (à terre), s'efforcent de faire subir le même sort au demi de mêlée Pauthe (9). (Téléphoto.)

ROBERT VILLEMAIN : DOUZE ANS SUR LES RINGS DU MONDE

(*Suite de la page 5.*)

un ami dénommé Albert, je crois. Denise et moi nous installâmes à Atlantic-City, charmante plage à quelques kilomètres de New York. Nous louâmes un petit appartement coquet et confortable dans Parkway Court, juste en face de M. Bretonnel père, établi professeur de langues aux Etats-Unis depuis plusieurs années et naturalisé citoyen américain. Avant moi, La Motta devait affronter Laurent Dauthuille à Montréal le 21 février. Nous décidâmes, avec Denise, d'aller assister à ce combat, tant pour étudier le jeu de La Motta, dont nous avions eu un premier aperçu à la Télévision (et sur lequel nous nous étions longuement documentés) que pour encourager Laurent, mon rival... et néanmoins ami. Nous ralliâmes Montréal, distant d'environ 850 kilomètres, en voiture. Je vis Laurent avant le combat et lui fis part de ce que j'avais appris sur La Motta à New York : « Fais très attention, lui dis-je, en particulier, il lui arrive de faire l'homme « sonné » pour endormir la vigilance de son adversaire, ne te laisse surtout pas prendre à cette ruse. »

Dès le début du combat, nous remarquâmes qu'André Barraut, manager de Dauthuille, ne montait pas dans le ring pendant la minute de repos; il laissait ce soin à son collègue américain, lequel déversait dans l'oreille de Laurent un flot de paroles qu'il ne devait pas comprendre! Pendant les trois premières reprises, Laurent voulut rendre coup pour coup au « Taureau de Bronx », se battre en un mot et, très sincèrement, il n'avait pas le dessus dans ces échanges d'une extrême violence; il était, bien au contraire, balloté aux quatre coins du ring : littéralement, on l'envoyait « à la boucherie » !

Ma femme avait emporté une camera afin de filmer des phases du combat, mais ses mains tremblaient à un point tel qu'elle en rata toute sa pellicule. L'avantage de La Motta s'accentuait d'une manière alarmante : « On ne peut laisser massacrer Laurent, s'écria soudain mon épouse, il faut faire quelque chose! » Je me levai, m'installai alors au bord du ring, dans le coin de Laurent, et lui criai à plusieurs reprises de boxer La Motta à distance, d'éviter les corps à corps par des pas de côté et d'accumuler les touches plus rapides du gauche. Dauthuille m'écouta et... gagna.

M. Jean (il n'était pas du déplacement) me reprocha amèrement mon initiative quand il en fut informé; il estimait que j'étais allé à l'encontre de nos intérêts puisque je devais, à mon tour rencontrer La Motta. Devais-je donc laisser battre un compatriote sous mes yeux, alors qu'il était en mon pouvoir de lui apporter l'aide efficace d'un conseil? Aujourd'hui encore, je ne le pense pas.

Effectivement, la « ligne » ne joua pas en ma faveur trente-deux jours plus tard, les juges du Madison Square Garden proclamant La Motta vainqueur, décision scandaleuse, j'insiste sur ce point, qui provoqua même une enquête officielle de la National Boxing Union. Ce fut pour moi une cruelle déconvenue et j'en pleurai de rage, ce qui ne m'était jamais arrivé, dans le taxi qui nous ramenait à notre appartement. Une fois encore, comme au lendemain de mon précédent échec contre Steve Belloise, les marques de sympathie que je reçus des sportifs américains, le ton de la presse, qui m'était favorable, me rendirent courage.

Mes deux combats suivants se traduisirent par deux victoires. Le 2 mai, à Cleveland, je l'emportais aux points sur Reuben Jones, un espoir d'origine irlandaise, doté d'une belle allonge, mais dont je sapai la résistance par d'énergiques séries au corps.

Le 20 mai, à New York, Pete Mead, un autre espoir, protégé du grand promoteur Jim Norris, subit le même sort. Pete Mead n'était pas grand, il était... démesuré, ou du moins il me parut tel à la pesée de midi. Je m'étais déshabillé, j'étais sur la bascule quand je m'informai :

— Pete Mead est donc en retard? Je ne le vois pas.

Il faut vous préciser que je ne le connaissais pas du tout, aussi tombai-je de haut quand un officiel me désignant un gentleman de taille gigantesque qui rangeait sagement ses vêtements dans un coin de la salle, me répondit simplement :

— Voici Pete Mead.

Me fiant aux apparences, je l'avais pris pour un poids lourd appelé à disputer un combat préliminaire au cours de la même réunion! Pete Mead s'approcha de moi, et bien que je fusse juché sur la bascule, il me dépassait encore d'une bonne tête! Pourtant, il se vérifia qu'il était plus léger que moi de quelques centaines de grammes. Son foie fut une cible tout à fait à la portée de mes poings et je le battis assez nettement.

Avec ces deux victoires s'inscrivant à la suite d'une défaite imméritée de l'avis de tous, mon palmarès reprenait meilleure allure et je pus songer à rallier la France, sans avoir à rougir.

DAVE SANDS ME FIT PAYER CHER MES VACANCES

Peu de jours après mon arrivée à Paris, je fus amicalement convié par M. Colombani, organisateur du Tour de Corse cycliste, à suivre cette épreuve avec ma femme. Cette invitation me parut arriver à point pour apporter une détente bienfaisante après ces semaines de lutte et de travail intensif. Je dois avouer que nous prîmes un peu de bon temps durant notre séjour dans l'île de Beauté et que je relâchai quelque peu mon régime alimentaire. Il faut dire que nous tombions régulièrement sur des écrevisses et des langoustes bien tentantes! Accueilli à bras ouverts, fêté et invité partout, je ne tardai pas à prendre un respectable excédent de poids.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit très... détendues que j'appris la conclusion d'un combat Dave Sands-Robert Villemain, pour le 5 juillet 1949, à Londres. Il allait falloir reprendre le chemin de la salle. Alors que je désirais activer ma préparation, un furoncle... de coureur cycliste, autrement dit placé de telle sorte qu'il rappelait douloureusement sa présence dans les mouvements de la marche et plus encore quand je voulais m'asseoir, me réduisit à une quasi-inaction pendant une huitaine de jours.

Lorsque je pris le bateau, en la seule compagnie de M. Jean, je dépassais de 3 kilos la limite des moyens (72 kg 574). Le soir, dès mon arrivée à Londres, je fis dix sévères reprises de gants, je pris un bain de vapeur, et bien que nous fussions en plein été, je me couchai avec mon survêtement. Je parvins ainsi à redescendre à la limite de poids fixée, seulement... j'étais complètement vidé de mes forces!

L'Australien Dave Sands, qui possédait une puissance de frappe peu commune, ne manqua pas d'exploiter la situation. A la deuxième reprise, il m'envoya au tapis pour huit secondes; à peine relevé, je redescendis pour six autres secondes. Je parvins difficilement à me tirer de ce mauvais pas. Je m'échauffai progressivement et terminai heureusement d'une façon plus brillante. Je ne fus plus mis en danger par la suite mais Sands n'en reçut pas moins la décision grâce à l'avantage qu'il avait pris initialement. C'était ma troisième défaite sur cinq combats disputés en sept mois; allais-je enfin définitivement retrouver mon rythme? De nouveau nos regards se tournaient vers les Etats-Unis où de nombreuses propositions nous étaient faites.

Prochainement : ***Je prends ma revanche sur Jake La Motta, champion du monde, en l'empêchant de se repérer sur... la pendule du Madison Square Garden.***

France-Nouvelle-Zélande à XIII (22-13), samedi, au Parc des Princes. Le trois-quarts aile droite « kiwi » J. Austin, nettement dominé en puissance, ne peut s'arracher à l'étreinte de son adversaire direct, Contrastin.

Le trois-quart aile gauche français Vincent Cantoni, qui se reprit après un mauvais début, tente le débordement, soutenu par le demi de mêlée Teisseire, à sa droite, mais serré de près par deux défenseurs néo-zélandais.

Antoine Blain juge la victoire du XIII de France sur les Kiwis

LE COUP DE PIED MAGIQUE DE PUIG-AUBERT a compensé l'erreur d'une formation peu orthodoxe

POUR battre les Néo-Zélandais, il faut tout sacrifier à l'attaque. C'est la raison pour laquelle le XIII de France se présenta sur la pelouse du Parc des Princes avec une formation peu orthodoxe comportant une cavalerie de huit unités tandis que l'infanterie était réduite à cinq titulaires.

Mais quand, quatre minutes après le coup d'envoi donné par Louison Bobet, le tableau de marque indiqua trois pour la Nouvelle-Zélande et zéro pour la France, on fut en droit de se demander si la formule des Tricolores était bien la bonne.

LA BOTTE MAGIQUE RETROUVEE

Car l'inconnue du problème posé par la promotion de Crespo en troisième ligne consistait à savoir si notre ligne d'avants réduite en quelque sorte à cinq dans les mêlées fermées serait assez puissante pour nous donner le ballon, tout en gardant assez de ressources pour participer à la défense collective.

Or l'essai qui donna l'avance aux Kiwis fut marqué sur une rapide sortie de mêlée qui, Cantoni débordé, laissa au rapide Edwards le chemin des buts français vide de tout défenseur.

L'exploit de l'ailier kiwi cueillit à froid nos représentants qui marquèrent quelque flottement, dans le contrôle de la balle notamment. Qu'allait-il se passer ? La France allait-elle inaugurer la Coupe du Monde par une défaite ? Fort heureusement, le moral ébranlé par l'uppercut d'Edwards retrouva son équilibre quatre minutes après grâce à deux coups de pied de Puig-Aubert : un drop et un coup franc qui, en moins de soixante secondes, rendirent l'avantage aux Français (4-3).

Disons, en passant, que le stage de l'équipe de France à l'Institut National des Sports a été salutaire à notre « Pipette » national. Il a laissé quatre kilos dans le bois de Vincennes. Certes, la réserve n'est pas épuisée, mais cet allégement lui permit une partie excellente : sûreté du coup de pied, touches trouvées très loin, aisance de ses crochets soulevèrent l'enthousiasme du public. Ah s'il voulait comprendre que le « régime sec » de stagiaire de l'I.N.S. lui donnerait encore de nombreuses satisfactions en prolongeant sa carrière et en lui permettant de réaliser des coups de pied de 55 mètres comme le but qu'il réussit (63e minute), aux acclamations de la foule !

LES AVANTS INTERVIENNENT

Revenons à la partie. Un nouveau coup de pied, mais à suivre cette fois, de Merquey donna à Contrastin l'occasion de marquer un essai que Puig-Aubert transforma et qui porta notre marge de sécurité à 9-3.

Les actions tricolores remontaient sérieusement quand, après Edwards, le capitaine des Kiwis, Eastlake, reposa le problème en marquant un essai personnel, toujours en sortie de mêlée et sans opposition aucune. La question demeurait en suspens.

Une passe croisée, peu avant la mi-temps, magistralement réussie entre Crespo et Audoubert, se terminait par un essai de Delaye. Après la mi-temps, une percée de Rinaldi permettait à Crespo d'aggraver le score pour les Néo-Zélandais, puis un rush puissant de Delaye amenait encore Audoubert derrière la ligne des Kiwis. La transformation de « Pipette » donnait 20 à 8 en faveur des Tricolores.

Ainsi l'intervention de nos avants se soldait par trois essais sur les quatre marqués. Faut-il en conclure que l'expérience du pack constitué par cinq avants et un voltigeur a été concluante ?

Personnellement, malgré la satisfaction de la victoire et les apparences de la pleine réussite, je réponds par la négative. Crespo a été brillant, intervenant sur les balles perdues, soutenant la liaison des deux lignes, mais quelquefois la gênant de par sa position spéciale. Il faut admettre que la paire de demis Teisseire-Benausse a été formidable en défense, plus hésitante en attaque en raison du placement bâtard imposé à Crespo.

Les avants allèrent à la limite de leurs forces : Rinaldi, Audoubert en grande forme, Krawzyk, Delaye et ses 110 kilos, Pambrun se dépensèrent sans compter. Mais ne leur en demandait-on pas trop ? La domination néo-zélandaise en fin de match semble l'indiquer. Les six dernières minutes des Kiwis menacèrent notre ligne et permirent de marquer un essai signé Mac Kay que Boud transforma.

Et si, après 80 minutes, le score final fut de 22 à 13 en faveur de nos couleurs, il s'en fallut de peu que deux essais néo-zélandais ne vinssent renverser l'ordre des facteurs.

CINQ N'EGALENT PAS SIX

La première victoire acquise, il importe de tirer les conclusions indispensables à la préparation des succès futurs.

En ce qui concerne la formation de l'équipe de France d'abord, c'est une vérité de La Palisse : cinq n'égalent pas six ! Notre pack a tenu jusqu'au bout malgré le passage à vide des dernières minutes avec un troisième ligne fictif. C'est une expérience à ne pas recommencer, à mon sens, devant les Britanniques et les Australiens.

L'introduction d'un véritable avant dans le pack répartira plus équitablement les charges, tandis que Crespo sera plus à l'aise à la mêlée (rôle qu'il tenait en fait devant les Kiwis) et Teisseire au centre où il brille d'un vif éclat.

Deuxième leçon : le tenu. La règle internationale limite la distance à un yard — moins d'un mètre — ce qui facilite la défense. Nos joueurs ont le réflexe de s'écarter à trois mètres, d'où (encore qu'ils aient montré des progrès certains dans la rapidité d'exécution), un handicap certain : ils manquent dans la protection du joueur faisant office de demi de mêlée ; ils laissent à l'adversaire un champ dont ils n'ont pas la compensation.

C'est une mise au point que Duhau et Duffort doivent effectuer dans le courant de cette semaine pour garder intactes les chances nées de cette première victoire dans la Coupe du Monde et qui devraient nous mener à la fin si nous pouvons compter sur la « botte magique » de Puig-Aubert.

Antoine BLAIN.

LES EQUIPES

FRANCE. — Arrière : Puig-Aubert ; trois-quarts : Contrastin, Merquey, Jimenez, Cantoni ; demis : (o) Benausse, (m) Teisseire ; avants: Crespo, Pambrun, Delaye, Krawczyck, Audoubert, Rinaldi.

NOUVELLE-ZELANDE. — Arrière : Anderson ; trois-quarts : Edwards, Eastlake, Mac Kay, Austin ; demis : (o) Sorenson, (m) Erikson ; avants : Atkinson, Yates, Bond, Mac Lennan, Blanchard, Johnson.

Puig-Aubert ajustant l'un de ses extraordinaires coups de pied de but. Sa frappe aura à la fois portée et précision. Le ballon est placé la pointe en direction du tireur.

« Pipette » a mis dans sa « botte magique » toute la puissance de son corps râblé et musclé. Les abdominaux eux-mêmes participent au mouvement. Et le ballon s'envole.

Coup de sifflet final : la France l'emporte avec 9 points d'écart... dont 10 ont été marqués par Puig-Aubert. « Pipette », encadré par le remplaçant Save (à g.) et Rinaldi, s'empresse de savourer la cigarette du triomphe en quittant le terrain.

Le pilier français Francois Rinaldi, de profil, vient d'adresser une passe précise à son troisième ligne Jo Crespo (n° 13), vers lequel les Néo-Zélandais s'élancent vivement. Mais Crespo, protégé par la poussée de ses cinq camarades du « pack », remplissait en réalité les fonctions de second demi de mêlée et se tenait hors de portée des défenseurs adverses. De g. à dr., on reconnait : Delaye, Pambrun, Cantoni (n° 5).

Les Anglais ont dominé les Australiens dimanche à Lyon (28-13)

GRANDE-BRETAGNE-AUSTRALIE (28-13), à Lyon, en Coupe du Monde de rugby à XIII. Le centre Sullivan déborde le pilier australien Hall. (Téléphoto.)

L'ARRIÈRE BRITANNIQUE LEDGARD (10 POINTS) A ÉGALÉ PUIG-AUBERT

De notre envoyé spécial Antoine Blain

LYON. — La Grande-Bretagne a battu l'Australie 28-13, un score presque similaire à celui que la France infligea la veille à la Nouvelle-Zélande (22-13). J'avoue humblement que je ne m'attendais pas à une victoire aussi nette du XIII britannique pour avoir vu la même formation australienne l'emporter au mois de juillet à Sydney sur une équipe d'outre-Manche plus solide encore. Il faut pourtant se rendre à l'évidence, comme l'ont fait devant moi les joueurs australiens de fort bonne grâce ; cer derniers ajoutent pourtant que la cause est loin d'être sans appel et que leur match à Marseille contre leurs voisins et rivaux néo-zélandais sera tout aussi important que le sera pour les Français leur confrontation avec la Grande-Bretagne, à Toulouse. Bref, rien de définitif n'est intervenu si ce n'est une belle et incontestable victoire britannique obtenue par une formation plus vite en jambes, se plaçant mieux tant en attaque qu'en défense, défendant au reste supérieurement et faisant parfois une démonstration éclatante de ce que doit être le véritable rugby à XIII. Soit dit en passant, on souhaite que la leçon n'ait pas été perdue pour Puig-Aubert et ses hommes qui ont pu voir les tenus-éclair joués par les Anglais se relevant comme des diables à ressort surgissant de leur boite et lâchant leur ballon pour le jouer aussitôt comme si ledit ballon leur eût brûlé les doigts. Ce ne fut pas le seul pèlerinage aux sources de la technique que nous firent accomplir ces maitres insulaires. Comment ne pas s'enthousiasmer par exemple et singulariser, entre autres mouvements, la course oblique irrésistible de l'ailier Kitchen prenant son envol de la touche gauche, trouant tout le rideau défensif pris à contre-pied et allant terminer son effort victorieux du côté droit du terrain, une minute avant la mi-temps ! Ces exploits laissèrent les spectateurs lyonnais sur une impression aussi favorable que les sportifs parisiens la veille. Ce ne fut d'ailleurs pas la seule analogie entre les deux matches puisque l'arrière anglais Jim Ledgard s'offrit le luxe de marquer dix points tout comme Puig-Aubert la veille à Paris. Les six essais de la Grande-Bretagne furent l'œuvre de Jackson (2), Brown (également 2), Kitchen et Rose. Les trois essais australiens furent marqués par Welles (2) et Kearney, tandis que les cinq buts anglais étaient signés Ledgard et les deux australiens étaient l'œuvre de Pidding.

Par sentiment, les sportifs lyonnais espéraient jusqu'au bout assister à la renaissance australienne, surtout après la blessure à la cheville du pilier Duncan Hall, survenue a la 53e minute, qui obligea ce dernier à se retirer du terrain. Espoir déçu. En définitive ce sont bien les meilleurs qui l'ont emporté à l'issue d'une partie des plus spectaculaires dont la première mi-temps fut disputée à une allure endiablée...

Rien d'étonnant, par conséquent, que l'une et l'autre des deux équipes aient légèrement baissé les bras dans les dix dernières minutes : les forces humaines ont tout de même des limites mais encore une fois, jusqu'à l'ultime trille du sifflet de M. Giudicelli, chef d'orchestre digne de ses 26 exécutants, le morceau de bravoure servi aux Lyonnais sur la verte pelouse de leur stade municipal fut un rare régal pour les connaisseurs.

La France et la Grande-Bretagne sont en tête

Le classement de la Coupe du Monde s'établit ainsi :

1. FRANCE et GRANDE-BRETAGNE, 1 match, 2 points.

2. Australie et Nouvelle-Zélande 1 match, 0 point.

RUGBYMENS !...

POUR VOS EQUIPEMENTS

★ Maillot
★ Culotte
★ Bas
★ Survêtement

LE COQ SPORTIF

LA "MARQUE" DES CHAMPIONS a XV et XIII

FABRICANT : Etablissements CAMUSET à ROMILLY-SUR-SEINE (Aube).

VENTE : MAGASINS SPECIALISTES EN ARTICLES DE SPORT.

J'ai pris ma revanche !..

par PUIG-AUBERT

MA 35e sélection en équipe de France avait été discutée, je le sais. Certains me trouvaient trop vieux, d'autres m'estimaient sur le déclin, d'autres encore me jugeaient hors de forme... Pour beaucoup, je faisais figure d'indésirable dans un XIII de France rajeuni. Il fallut toute la force de persuasion du président Paul Barrière auprès des autres sélectionneurs pour qu'une fois encore je porte le maillot tricolore. S'il n'avait pas été là, je serais sûrement resté à Carcassonne, j'aurais écouté le match à la radio, en ayant le cœur gros.

Outre le sentiment d'avoir pris ma revanche sur tous ceux qui doutaient de moi, je partage aujourd'hui la joie de mes camarades de l'équipe de France. Ce n'est pas révéler un secret d'Etat que d'avouer qu'aucun de nous n'avait espéré une victoire aussi nette...

Certes, nous connaissions l'étendue de nos possibilités, mais celles des Néo-Zélandais nous paraissaient bien supérieures. Nous avons étouffé les Kiwis par notre fougue et notre allant, jamais ils n'ont été en mesure d'organiser leur jeu comme ils le désiraient. De plus, mes coups de pied en touche les ont épuisés : au moment où le ballon quittait mon pied, je me sentais rempli d'un intense jubilation intérieure à l'idée de voir ces hommes au maillot noir tenter, affolés, de s'emparer d'un ballon qui, ce jour-là, était mon meilleur ami.

En ce qui concerne notre carrière future dans la Coupe du Monde, je pense que nos résultats dépendront de la tenue de nos avants. Ils manquent encore de cohésion et se complaisent trop dans des efforts isolés peu payants. Vous avez constaté comme moi que les Pambrun, Krawczyck ou Audoubert ne sont pas dépourvus de qualités physiques, mais ils n'en tirent pas encore le meilleur rendement. Néanmoins, j'ai confiance en l'avenir ; nous ne sommes pas au bout de notre rouleau...

Cette échappée du deuxième ligne « kiwi » Bond soumet les défenseurs français à rude épreuve ; Gilbert Benausse, Crespo et Contrastin luttent de vitesse avec lui, le masque crispé par l'effort.

Merquey a franchi le premier rideau défensif néo-zélandais ; il court droit sur l'arrière Anderson, invisible sur notre document, tapera à suivre par-dessus lui et fera marquer Contrastin.

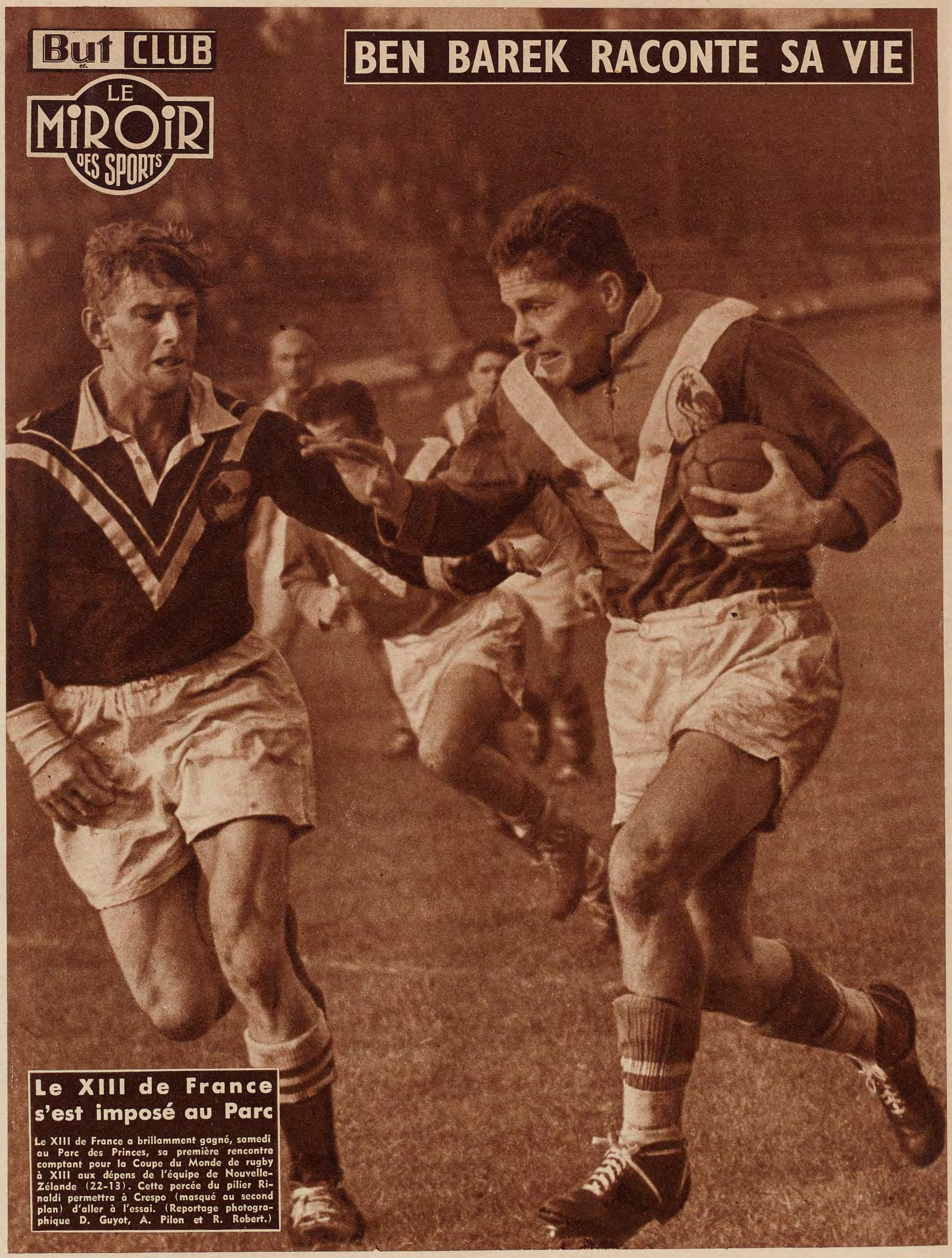
Guy Delaye va recevoir le ballon que lui a transmis son troisième ligne Jo Crespo. Il percera la défense des « Kiwis », puis servira ensuite son équipier Pambrun (serre-tête). Dans le fond, le pilier lyonnais Krawczyck.

L'ailier droit « kiwi » Edwards a trompé son vis-à-vis Cantoni (derrière lui), mais notre demi d'ouverture Benausse s'est replié et il parviendra à l'arrêter. Edwards marqua le premier essai.

L'équipe de France à XIII. Debout, de g. à dr. : Delaye, Pambrun, Krawkzyck, Rinaldi, Audoubert, Crespo (cap.), l'entraîneur Duhau. Accroupis : Contrastin, Merquey, G. Benausse, Puig-Aubert, Teisseire, Jimenez et Cantoni.

But et CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

BEN BAREK RACONTE SA VIE



Le XIII de France s'est imposé au Parc

Le XIII de France a brillamment gagné, samedi au Parc des Princes, sa première rencontre comptant pour la Coupe du Monde de rugby à XIII aux dépens de l'équipe de Nouvelle-Zélande (22-13). Cette percée du pilier Rinaldi permettra à Crespo (masqué au second plan) d'aller à l'essai. (Reportage photographique D. Guyot, A. Pilon et R. Robert.)